

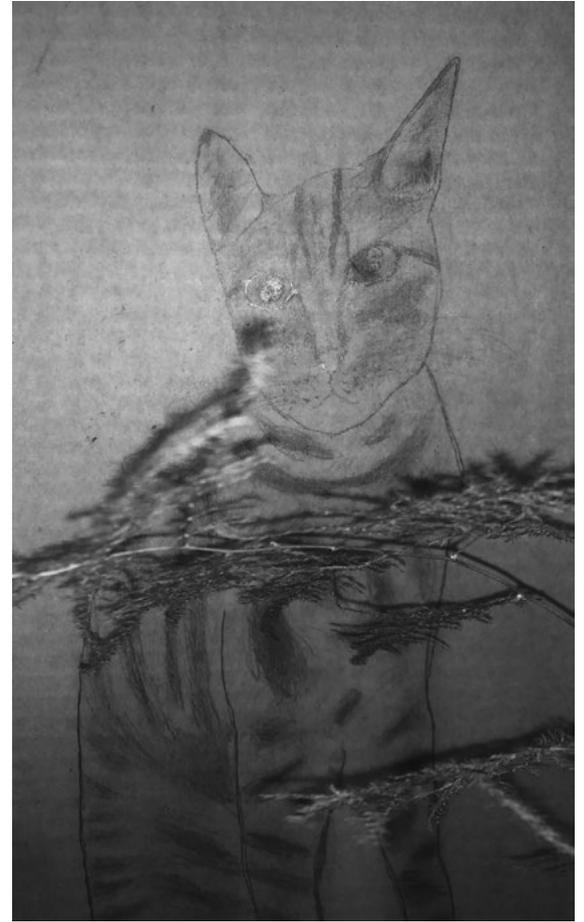
ÉDITIONS BURN~AOÛT

EUGÉNIE ZÉLY

**THUNE
AMERTUME
FORTUNE**



















THUNE
AMERTUME
FÖRTUNE

EUGÉNIE ZÉLY

Pour Minette et la maison
(perdues)

Pour toi, et notre entêtement à nous aimer
(malgré)

PARTIE I – p. 27
EVA S. BOIT UN CAFÉ EN PENSANT À L'ARGENT

PARTIE II – p. 39
LE CAFÉ ENTRE COPINES

PARTIE III – p. 55
LE RENDEZ-VOUS CHEZ LA VOYANTE

PARTIE IV – p. 71
L'APERCEPTION DES SIGNES

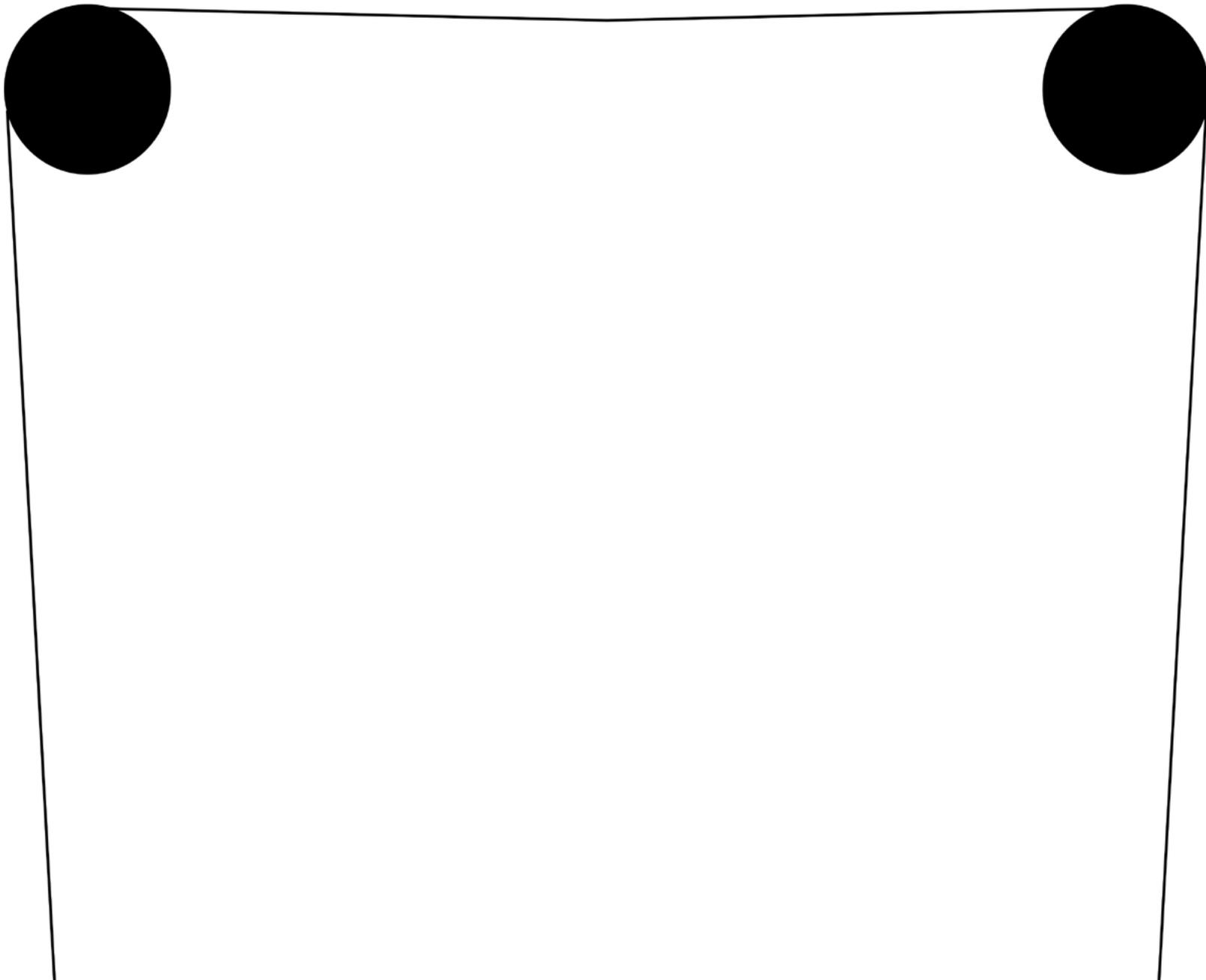
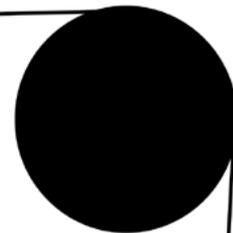
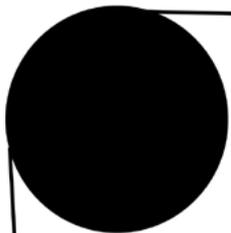
PARTIE V – p. 87
LA RENCONTRE D'EVA S. ET ANDREA QUEM CHEZ NOZ

PARTIE VI – p. 103
LE COURS DE ZUMBA

PARTIE VII – p. 119
**LE COURS DE ZUMBA DANS UNE SALLE POLYVALENTE
D'UNE ZONE INDUSTRIELLE QUELCONQUE**

PARTIE VIII – p. 135
LA RÉVOLUTION S'EST PRODUITE

PARTIE IX – p. 151
**DES AGGLOMÉRATIONS (LA DISSOLUTION D'EVA SIG
ET ANDRE QUEM DANS LES DANSEUSES)**





EVA S. Eva S. est dans la cuisine, elle **BOIT UN CAFÉ** fume une cigarette roulée. **EN PENSANT À** Cuisine chaleureuse, c'est le **L'ARGENT** début de l'hiver. Il y a des bibelots partout. Deux grandes fleurs en plastique une rouge, une verte à paillettes, un flamant rose violet avec un jeu de miroirs faisant une profondeur violette infinie. Un poêle à pétrole chauffe la pièce. Le réfrigérateur fait du bruit. L'horloge aussi. Elle vit avec son mari qui ne peut pas supporter que cette horloge ne fonctionne pas. Elle n'a pas encore bien compris pourquoi il y tenait tant. Elle, ne tient pas à grand-chose. Elle est triste et elle oublie (si quelque chose se casse). Pourtant, quand ça ne va pas (quand ses relations interpersonnelles deviennent si ennuyeuses et déprimantes — en fait manque de réciprocité —) elle achète des choses, on pourrait croire qu'elle achète des choses vaines mais non. Comme ils sont pauvres, elle achète des livres, des vêtements, des choses qu'elle a l'intention de garder longtemps. Ça (si elle les a gardés longtemps) on ne le saura que beaucoup plus tard, bien après



la fin. Le dernier achat en date c'est un jogging jaune pâle acheté huit euros sur un site de vente de vêtements d'occasion. Ça fait quinze jours qu'elle attend que le colis arrive enfin. Elle l'avait acheté parce qu'une de ses amies avait autre chose à faire que la voir ce jour-là. Maintenant ça paraît il y a une éternité. La cigarette finie, elle se lève pour aller aux toilettes, elle prend son café avec elle. Alors qu'elle fait pipi elle recalcule ce qui lui reste pour le mois. Ce qu'elle calcule c'est moins ce qui reste pour acheter à manger ou payer les mensualités diverses, que jusqu'où elle peut aller dans les achats inutiles : vêtements, cosmétiques, pâtes d'oléagineuses diverses, fruits exotiques, verres au bar, dîners au restaurant, ameublement, décoration, culottes de régles et comment choisir entre ces achats. La pauvreté ne permet pas l'épargne. La survie ne dépend pas de la quantité de nourriture. La survie, entendue comme continuation possible dans une situation de survivance alors même que la vie bonne est menacée, ne dépend pas non plus d'une capacité parfaite à payer traites et



mensualités. Au contraire, elle consiste à identifier de quoi il est possible de se passer, quelles factures peuvent ne pas être payées sans que ça occasionne trop de conséquences et à partir de l'argent qui reste : définir ce qui est essentiel au bien-être. Elle a choisi : pas de chauffage central, mais des chauffages d'appoint, un dans la pièce à vivre, un dans la chambre, un dans la salle de bain. Tous, éteints quand la maison est quittée. Facture d'eau, taxe d'habitation, impayés permanents. Les impôts finissent en saisie sur salaire et il est interdit de couper l'eau en France — si on cherche pourquoi, on trouvera un texte de Duras qui décrit la mort d'une famille française à laquelle l'eau avait été coupée dans les années soixante, la mort par insalubrité en un mois — la facture d'électricité il faut la réduire au minimum, bien en dessous des recommandations du fournisseur, même si la régularisation de juillet représente quasiment le loyer, au mois de juillet il fait beau, c'est les vacances. À partir du quinze du mois, les liquidités sont quasiment épuisées, c'est là qu'il faut commencer à faire des notes



si possible, à réduire ses sorties. Le salaire du mari arrivant autour du vingt-huit, ça donne une dizaine de jours de privation, mais les quinze précédents ont représenté juste assez de vie bonne, des amies ont été rejointes au bar, de la bonne nourriture a été mangée, et pour les dix jours suivants dans son cas ce qu'il reste à défaut d'argent c'est le temps qu'il fait, le temps qui passe, l'art, la littérature et les chat-tes. Voilà à quoi elle songe, ce cinq du mois — le jour des allocations — alors qu'elle pisse. Elle sort des toilettes en prenant soin de refermer l'abattant. Elle se sert un autre café, roule une autre cigarette et appelle une de ses amies.

Elle raconte :

quelque chose d'incroyable est arrivé. Laura m'a fait remarquer que je ne fermais jamais l'abattant des toilettes. D'ailleurs, elle l'a remarqué chez elle. Elle a dit : c'est pour ça que tu es pauvre. L'argent part dans le trou, ce



trou-là, c'est un puits à énergie et il n'y a rien à faire à part fermer l'abattant. Ça n'est pas tellement une question de croyance, je n'ai pas pensé que c'était possible, j'ai pensé que ça me coûtait moins de fermer l'abattant que de chercher du travail ou de cesser de sortir pour voir du monde. J'ai pensé, pourquoi pas. On pourrait réfléchir à pourquoi pas plutôt que la première idée de bêtise qui vient à l'esprit après avoir entendu ça. Toujours est-il que pourquoi pas : je le ferme maintenant. J'ai commandé un jogging jaune la semaine dernière. Un jogging d'occasion. Il n'en finit pas d'arriver, je n'en finis pas de l'attendre. Pourquoi j'attends ça tellement ? Nécessairement, il y a mieux à désirer. Mais voilà j'attends. Je fais mes courses en ligne parce que je suis malade. Une sorte de bronchite. Sûrement parce que j'ai repris à fumer. La mère de Laura m'a dit que ce n'était pas grave, rien ne peut te faire



du mal si tu le fais en pleine conscience. C'est-à-dire que fumer, me fait du bien. Pourquoi pas. Ça m'arrange. D'ailleurs cette façon de penser est tout à fait arrangeante avec tout, ce qu'elles disent, c'est qu'il y a réappropriation de leur santé, de leur vie. Ce qui me vient naturellement c'est qu'il y a déresponsabilisation politique. Aucun choix jamais plus n'est fait en fonction du bien commun, aucune réflexion à propos des actes, des mots employés n'est plus reliée qu'à la notion de bien-être et le bien-être, semble-t-il, se joue sur le territoire des pensées spontanées.

Le correspondant ne semble pas lui répondre. On pourrait croire qu'elle parle seule et tient son téléphone pour se faire croire qu'elle ne l'est pas. Comme les personnes qui entendent des voix, dans la rue, ils recourent à cette technique pour ne pas être remarqués par les neurotypiques. Dans ce long monologue, quelques doutes sont évoqués sur le ton de



quelqu'une ayant intégré la violence qui lui est faite comme une conséquence de ses choix, choix qu'elle aurait fait tout à fait librement, en pleine responsabilité, sans qu'aucune contingence matérielle, sociale ou politique ne l'y ait invitée.

Je paie mes courses en ligne et plus tard mon mari les rapporte et les range. Il part au travail. Il est fonctionnaire territorial. C'est très mal payé mais d'aucuns diraient que c'est la sécurité de l'emploi. C'est l'heure du déjeuner, je suis seule, j'ouvre le réfrigérateur à la recherche d'un assemblage. Et là, je remarque deux paquets de jambon blanc. Ça m'agace parce que je pensais n'en avoir acheté qu'un seul, ça coûte très cher le jambon blanc bio sans : nitrites-antibiotiques-conservateurs-colorants. Je décide de mettre du jambon dans la tarte aux courgettes, quitte à avoir payé deux fois autant ne pas le gâcher. En déjeunant, je relis



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

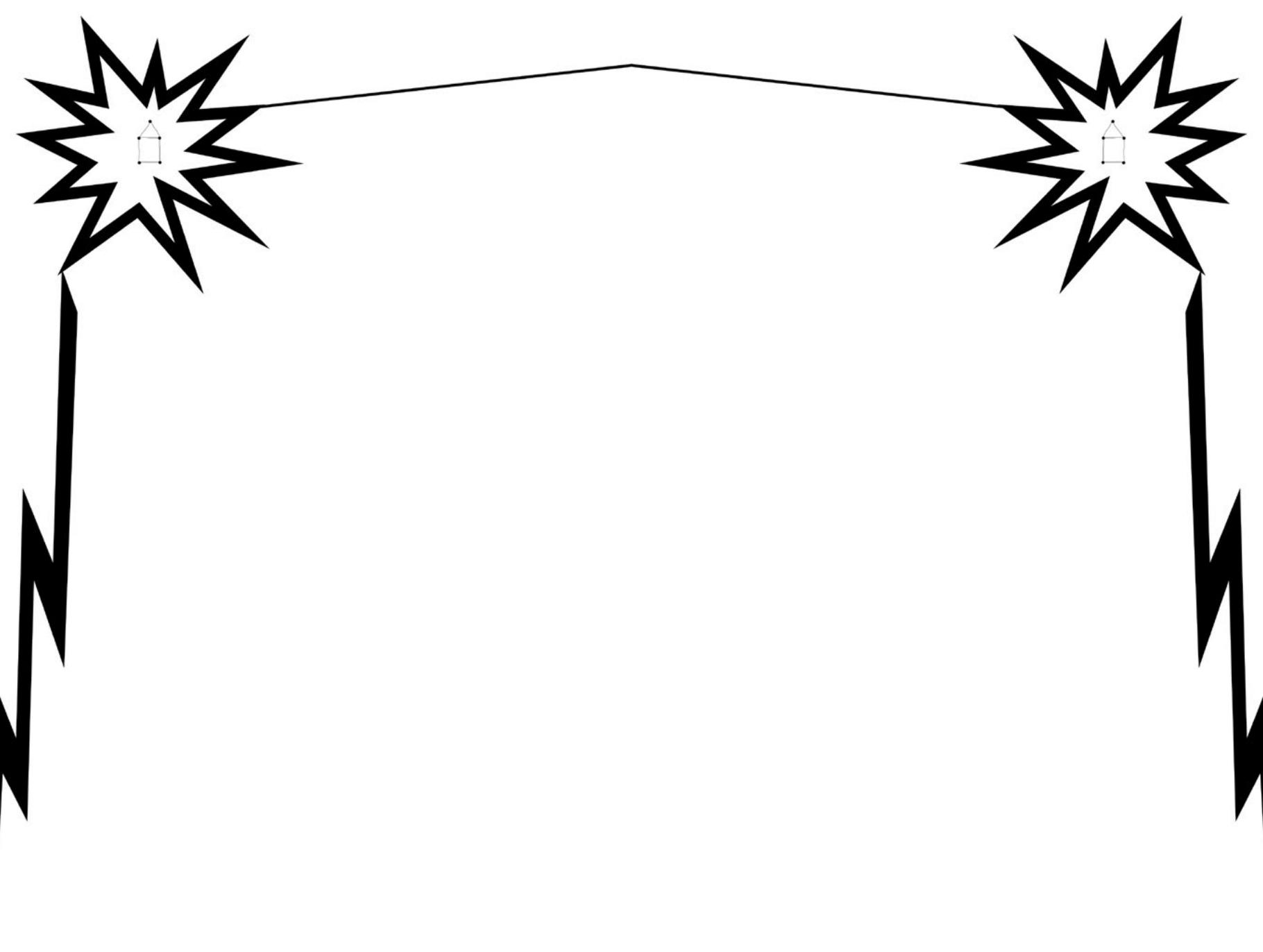
ma facture et je me rends compte qu'il n'y a qu'un seul paquet indiqué. J'en ai gagné un, c'est fou parce que ça ne m'arrive jamais. Alors je pars m'acheter un Astro Poissons pour vérifier si ce ne seraient pas les toilettes fermées qui agiraient sur ce que je possède et là je gagne encore : quatre euros. Pourquoi ne pas fermer tes toilettes ?

Après ce coup de téléphone, elle s'endort dans le canapé. Le salon est baigné de soleil. Les chat-tes dorment aussi. Elle rêve : elle est avec des amies en voyage. Elle sait qu'elle est loin, mais ce loin est un arrêt de tram, même si ce dont elle rêve c'est du métro. L'air est jaune, chaud, poussiéreux. Elle a loué une chambre proche de là mais elle attend ses amies pour monter. Elle regarde en haut, monter veut dire que le tram prend comme un angle droit, on ne peut pas voir ce qu'il y a en haut. Elles sont là, elles montent dans le tram-métro. Elles arrivent en haut et il fait beau, clair, lumineux. C'est le jardin anglais et la jungle



PARTIE I
EVA S. BOIT UN CAFÉ EN PENSANT À L'ARGENT

et au milieu comme la Sagrada Familia qui se serait enchevêtrée à la Gare de l'Est. Et c'est beau. Pourquoi ne pas plutôt louer ici ? Elle est toujours en haut mais dans un appartement miteux, faux parquet en lino vert, murs humides. Une grande porte-fenêtre donne sur la mer et sa plage de galets noirs faisant au moins cinquante centimètres. Deux des amies présentes partent se baigner. Elle reste avec Marine, regarde dehors et voit Laura enfile une combinaison transparente remplie d'air. Elle demande pourquoi Laura a besoin de ça pour se baigner. Marine lui répond que c'est à cause de son allergie au sodium. Eva S. sort. Laura lui dit : c'est parce que j'ai peur de l'eau. Eva S. regarde la mer, il y a des vaches qui broutent là où les vagues s'écrasent. Ça lui rappelle un autre rêve de tempête. Elle se tourne vers Marine et Laura pour leur montrer mais le temps de se retourner vers la mer, les vaches sont mortes et leur sang se répand dans la mer qui devient rouge. Et les vagues immenses brassent les galets noirs, les vaches mortes et l'eau rouge.





LE CAFÉ C'est l'heure du café entre copines.

ENTRE Elle rejoint Laura et Marine chez
COPINES Marine. Marine est mariée à un ingénieur, elle a un bébé, un pavillon, et une petite bouledogue française noire nommée Gaby. C'est un petit pavillon de plain-pied assorti d'un charmant jardin. Il y a toujours une fleur qui y pousse, un arbre qui bourgeonne, toujours quelque chose à regarder. Ils disposent d'environ quatre mille euros par mois. Elle travaille aussi. Eva Sig est venue pour les roses et l'enfant. Ça fait un moment déjà qu'elle sait qu'elle ne peut plus les aimer, ou plutôt ça fait déjà un moment qu'elle n'est plus aimée par elles. Elles croient qu'elles l'aiment *car dans les yeux ça se voit, la fièvre dans les yeux ça se voit*, mais elles ne savent pas qui elle est. À un moment, Eva S. a cessé de parler.

Elle venait toujours là, avec ces petites utopies domestiques, ces histoires d'apparemment promettre *ce que la vie pourrait être pour nous parce que nous nous aimons*. Elle essayait de le dire doucement, elle essayait de faire en sorte



que quelque soit l'endroit où Laura et Marine se situaient tantôt trop proche de l'argent, tantôt trop proche de la famille (c'est la même chose, maintenant). Elles tentaient de les modifier à partir d'elles-mêmes. C'était son désir de révolution. Elle voulait leur montrer la révolution, leur donner envie de la faire. Elle voulait leur faire entrevoir ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait par ailleurs commencé à construire avec d'autres. Elle voulait croire que c'était possible. Et c'est ça le pire, on a le sentiment que ça avance et soudainement, il y a un renversement démoniaque. Marine a commencé à dire : *de quoi parlent tes histoires? Je ne les comprends pas.* C'est arrivé parce que Laura a trouvé un homme pour partager sa vie. Laura et Marine ont commencé à faire des dîners sans Eva Sig, avec leurs hommes, elles ont commencé à se tirer les cartes, à parler d'énergies, à consulter des voyantes.

Elles sont parties en vacances dans une station balnéaire de la Côte d'Azur et depuis ça, elle a perdu Marine. Laura était perdue à la



seconde où cet homme-là s'est installé avec elle. Ensuite elle a vu le pavillon, la grosseur, le choix des couleurs pour les murs, le choix des vêtements de l'enfant. Quand l'enfant est né, Eva Sig l'aimait intensément, jusqu'à environ ses dix-huit mois ça ne posait pas problème. Mais un jour Laura a dit *ça se voit que tu veux un enfant, c'est pour ça que tu t'occupes tellement d'Emma* depuis Marine s'arrange pour qu'Eva Sig ne passe pas trop de temps avec la petite. Elle a peur qu'elle l'aime trop. Quelle peur bizarre.

*Parmi toutes les connaissances de sa vie,
celles de l'enfance sont les pires, elles vous
déchirent. J'ai eu tort, je suis revenue.
Je voulais voir la maison fleurie sous
les roses. Mes très chéries, où êtes-vous
donc aujourd'hui?*

Nous disions donc : on a le sentiment que l'histoire avance et d'un coup, il y a un renversement démoniaque. Avec cette commerciale qui aura inventé que la vérité est ce qui est



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

répété le plus de fois par le plus de canaux. Ça c'est un moment noir de notre histoire. Voilà la maternité, la maison, là où Eva S. croyait en avoir fini avec la reproduction sociale et l'individu comme capital. Là où on pouvait faire une famille élective et des apparentements différents sans difficulté et Marine et Laura participaient.

Marine se dirige vers la machine à café, ne demande pas, fait un grand café.

Je n'ai qu'une envie c'est aller dehors, j'ai besoin d'air, besoin de marcher vers quelque part. Je n'arrive pas à marcher par plaisir, pour me sentir présente. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je veux courir partout, dehors, pour de mauvaises raisons. Vivre pleinement mes mauvaises raisons. Adorer ma vie, adorer ces moments. La période n'est facile pour personne admettons. Mais qu'est-ce qu'elle a, qu'y a-t-il de difficile à avoir peu de choses, et



PARTIE II
LE CAFÉ ENTRE COPINES

donc à en devoir peu, à vivre pour soi-même. Qu'y a-t-il donc de difficile à marcher dans la forêt.

Au plus Marine se demande ce qu'elle aurait pu faire, ce qu'elle aurait voulu faire au plus des SUV, des agrandissements, des horloges géantes apparaissent dans son esprit. Et l'école de la petite, et les vêtements de la petite, et le portable de la petite apparaissent à leur tour. Et la vie qu'elle a promis à son mari. Elle n'a jamais véritablement fait de promesse. Elle a cru d'ailleurs que c'était le monde qui avait changé. Elle a dit, la vente à un moment je trouvais ça trop en cheville avec le capital, trop indexé sur le développement individuel au détriment du bien commun,

je voulais un travail avec du sens alors je me suis orientée vers le social mais finalement c'est pareil, les valeurs ne sont pas meilleures. Eva S. pense que je me trompe et me soutient. Quelque soit à quel point je me trompe je sais



déjà que les pensées arrangeantes vont se loger dans des endroits que les autres ne peuvent pas atteindre. Les autres, je parle bien de la marge. Je parle bien de ce qui n'est pas contenu par la norme. Je ne parle pas de moi. La norme c'est un bien vilain mot qui a tendance à mener vers des raisonnements ridicules. Ce dont je parle c'est de ce qui s' imagine mais se met difficilement en pratique parce que peu de gens l'ont imaginé avant, parce qu'il n'y a pas de cadre légal à ces types de vies. Ce sont les bonnes. Je veux dire ce sont celles qui permettent toutes sortes de continuité. Qui donnent tout : la maison les enfants le travail les animaux mais qui les donnent autrement. Les animaux deviennent des compagnons, les enfants sont ceux de tout le monde, la maison devient l'artefact de ces relations. La conséquence accidentelle comme preuve sublime de vies vécues dans ses murs. Parce que les maisons



qui abritent ces vies-là sont des maisons singulières je veux dire : spécifiques à l'usage qu'on fait d'elles. Ces maisons-là agissent déjà comme forme. Elles sont un nœud qui en contient des dizaines d'autres. Elles sont le nœud visible auquel on peut s'accrocher. Mais ces maisons sont détruites. Elles finissent démolies. Littéralement je veux dire. Un promoteur arrive et vous propose un million pour cette maison-là qui était la réification de ce qui avait été une idée folle, un petit geste d'imagination il y a longtemps. Et alors il dit un million et vous qui n'avez pas été très riche, qui avez longtemps combattu, vous vendez cette preuve pour un peu de calme et de sécurité. Ça vous rend seul et aigri, et idiot. La maison s'écroule. Entre temps vous en avez rachetée une autre. Sur un front de mer quelconque. Une grande maison sans tellement de cachet mais avec un terrain assez grand, très



boisé, avec un point d'eau, si grand qu'on peut y construire un radeau. Et vous y mettez tout. Vous tentez dans le temps qui vous est imparti de remettre toutes ces années de construction, d'une pensée bien en marche, d'amour pour un certain nombre de personnes, vous comptez y remettre tout dans cette nouvelle maison. Mais vous êtes seul sur le radeau construit pour qui? Puisque personne d'autre que vous n'a investi cette maison. Elle ne relève d'aucun nœud. Elle ne compte que pour vous, si tant est que vous ne rêviez pas la nuit de la maison démolie. Alors j'achète une cuisine de catalogue, grand plan de travail, la maison est parfaite, rien ne dépasse. Elle est terminée. Il faut choisir les rideaux. Gris beige bleu. Quoi d'autre. Le bébé est là à marcher à quatre pattes sur le parquet et tout est réglé. Je veux dire vraiment tout, même le chemin qu'il prendra dans quatorze ans pour aller



au lycée. Pourquoi aller au lycée ailleurs qu'à côté de la maison après tout? Il traversera le lotissement en passant devant chez Laura, puis devant chez ses grands-parents. Morts. Non ils ne seront pas morts. Maman peut-être. Elle est malade. Mais elle va bien, encore la semaine dernière elle a taillé les haies. Ce matin, j'ai fait les fenêtres. Il faut que je propose aux filles de venir prendre un café. Ah elles sont déjà là. Je me demande ce qu'Eva S. pensera des rideaux, elle ment assez souvent, si elle n'aime pas, je ne le saurais pas. Je ne sais pas pourquoi je la garde dans ma vie. Je l'aime bien, c'est une de mes seules copines. Je ne m'entends pas avec les filles habituellement. Il y a juste Laura et Eva S. mais elle veut toujours partir. Elle veut toujours autre chose et elle a toujours tellement de temps. Souvent, je me sens jugée par elle. Je la vois nous regarder et ça m'agresse. Son sourire



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

composé pour ne pas nous vexer. À elle, il manque beaucoup de choses, je veux dire : elle n'achète pas de maison, ne fait pas d'enfant, n'a pas de travail. C'est débile. Oh Emma, qu'est-ce qu'elle est belle. Eva S. aime tellement Emma. Ça me gêne tout cet amour qu'elle lui porte. Comment elle la regarde. Je vois bien quand je parle maintenant qu'elle ne s'intéresse qu'à Emma. J'aime bien penser à ma fille. Même si elle n'est pas aussi facile que pourrait l'être un garçon. Je l'aime si intensément que ça m'étouffe. Et Eva S. est là à lui offrir un cadeau à chaque fois qu'elle vient. Comment elle trouve l'argent ? Elle n'a jamais de thune pour rien se payer. Des fois je suis mal à l'aise, j'ai presque peur qu'elle parte avec ; ou pire, qu'un jour Emma préfère la voir elle, lui parler à elle, plutôt qu'à moi. Elle n'a qu'à en faire une et me laisser la mienne.



PARTIE II
LE CAFÉ ENTRE COPINES

Les cafés sont servis, Laura veut apaiser la situation. Bien que rien n'ait véritablement été dit, elles peinent à reprendre la conversation entamée avant l'arrivée d'Eva Sig.

— Et comment sont les rideaux de la chambre ?
— Épais, gris, viens je vais te montrer. Je trouve que ça se marie bien avec le moutarde de la tête de lit.

Eva Sig reste seule avec Emma : *tu me donnes tant d'amour tant de force que je ne peux pas me passer de toi. Elles jouent.*

Au loin
— J'ai quelque chose d'important à dire à mon sujet.
— Dis-moi, j'ai le temps.
— Non pas maintenant, quand on sera seules.
— D'accord, appelle-moi ce soir alors ?
— Non pas au téléphone.

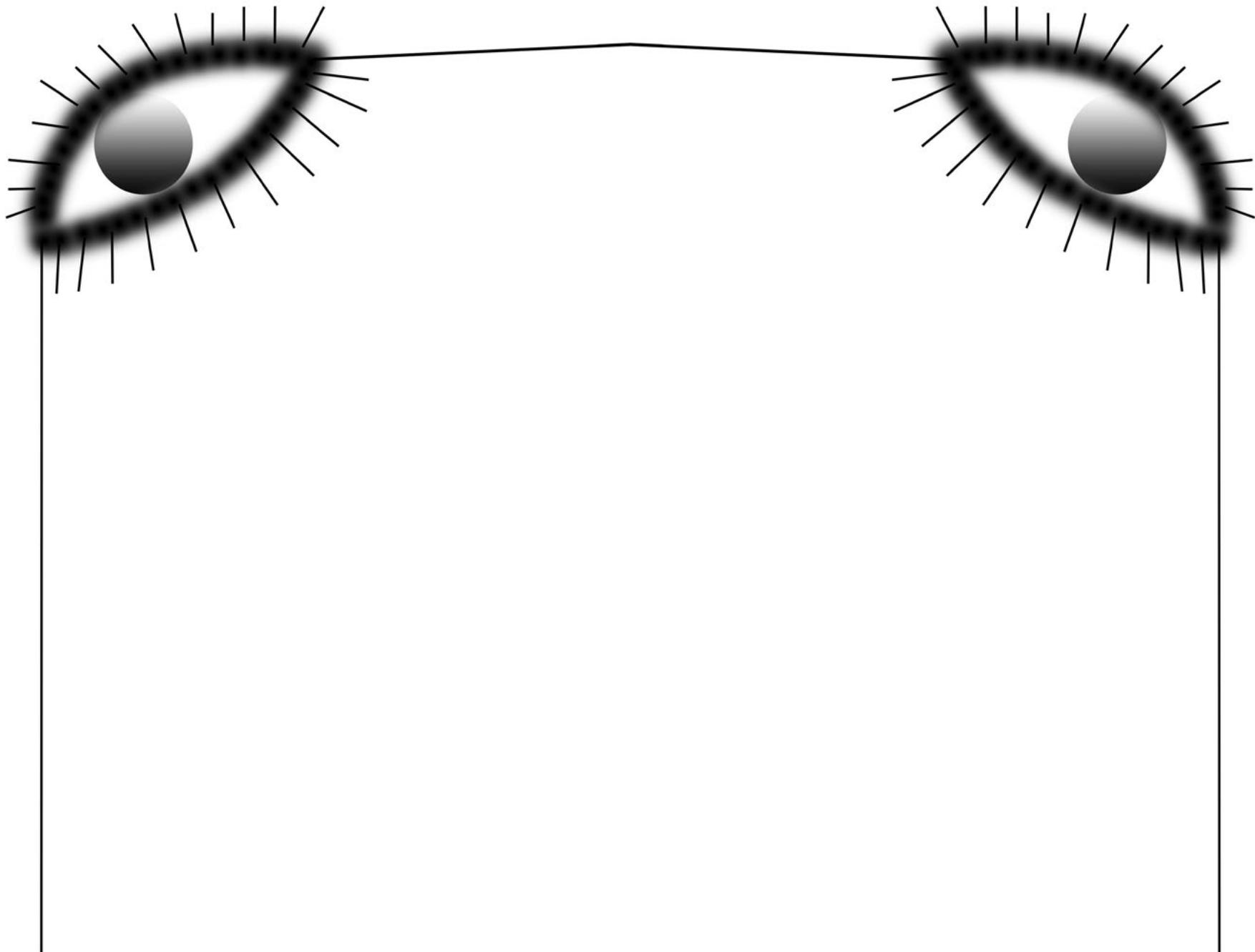
Elles reviennent dans la pièce à vivre, Eva Sig embrasse Emma et quitte la maison. Laura et



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

Marine mettent un peu de chaleur dans leur
au revoir.

Laura explique alors à Marine qu'il ne faut pas
en vouloir à Eva S. : *en effet son chakra racine*
est vide.





LE RENDEZ-VOUS CHEZ LA VOYANTE La lumière du jour brille dans un agencement secret. *Rêver de la révolution, c'est tout ce que nous avons très fort et le goût des larmes. S'il faut le dire, le café entre copines s'est vécu difficilement.* Elle se gare dans le parking des logements sociaux du village. *J'ai aimé quelqu'une qui habitait là.* Ce n'est pas le même bâtiment, celui de la voyante. C'est le même parking et les mêmes arbres sur lesquels elle avait défoncé l'arrière de sa voiture plusieurs fois. C'était la sœur d'un garçon avec qui elle couchait. C'était un moment très heureux. *J'adorais me lever plus tôt que lui pour pouvoir être seule avec elle, elle avait toutes sortes d'histoires à raconter, la révolution qui approchait et moi je pensais « non je ne crois pas à la révolution, je crois aux gens qui la disent ».* Elle était là dans sa cuisine presque jamais éclairée et toujours froide — l'hiver parce que le chauffage était au minimum, l'été parce que tous les volets étaient fermés pour garder le froid — un jour elle m'avait dit, comme ça, un lendemain d'élection; elle était en colère contre moi parce que j'avais



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

dit quelque chose comme « on est heureux, peu importe » ; mais tu sais l'injustice sociale elle est tellement grande dans le monde qu'un jour ou l'autre il va bien falloir la faire la révolution, encore. J'ai eu honte et je l'ai crue.

C'est au quatrième étage. La salle d'attente est un salon, canapé en cuir blanc abîmé confortable, recouvert de couvertures dans des variations de vert. Grande baie. Il fait beau.

La voyante entre dans la pièce, échange de salutations, déplacement vers le bureau. Le bureau est petit, il y a une table au centre. Il y a une bibliothèque sur le côté remplie de toutes sortes d'oracles. La table est gravée de signes. Eva les regarde.

La voyante dit : *il est question de vision et de la description de cette vision.*

Tout le problème que pose ce moment.



PARTIE III
LE RENDEZ-VOUS CHEZ LA VOYANTE

Elle continue : *je suis là parce que je dois gagner ma vie. Je ne comprends pas toujours ce que je dis, seulement je sais que c'est vrai. Il fallait bien manger et j'ai remarqué que je me trompais rarement. Ce que je fais, c'est la description des signes et de leurs agencements. Les gens pensent qu'il y a prédiction, mais ce qu'il y a, c'est que la plupart ne produisent pas l'effort que ça demande. Quelque chose comme la paresse, c'est de la bêtise. Souvenir de vacances. On me consulte rarement plus d'une fois et je m'applique à discerner ce qui est attendu et à le donner. Il n'y a plus que des réponses. Je comble alors ce désir-là c'est un désir libéral capitaliste, s'il faut le dire. Je me laisse consommer parce que, et je dois être honnête à ce sujet, le point où une personne se met à penser à partir d'elle-même et de l'agencement de ces signes n'est jamais atteint.*



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

Eva Sig, sur l'air d'India song **toi qui ne veux rien dire, me parle d'elle, de son nom oublié, de son corps, de mon corps**: la haine, je brûle de colère. C'est tellement intense. Je veux voir morte l'humanité un nombre assez grand de fois dans une journée. En conduisant, souvent, j' imagine élaborer des bombes artisanales. J'aurais trouvé la recette sur internet, entre celle du banana bread et celle du savon maison. Les institutions exploseraient grâce à mon intervention miraculeuse. La misère sociale me dégoûte. Faire semblant que ça n'ait pas lieu, c'est pire. La colère me consume. Quand je pleure, c'est de la sueur qui s'écoule. Je suis si fatiguée. Si la mort est un mystère, la vie n'a rien de tendre. Toute cette haine que je ressens, je voudrais tuer des gens, lentement, qu'ils éprouvent une grande douleur. Si le ciel a un enfer, le ciel peut bien attendre. Je suis écoeurée. Je n'ai plus de force, jusqu'à la prochaine fois



PARTIE III
LE RENDEZ-VOUS CHEZ LA VOYANTE

disons. C'est une veine. Moyenne fille polie. C'est éternel ça. Je ne sais pas si je mérite ce que je veux. Est-ce que c'est vraiment la question? Je suis le pistolet et la tempe. J'ai tellement envie de vivre que la seule chose qui me vient, c'est: j'ai envie de crever. On avancera comme ça, avec des guerres, des changements de régime et cette masse populaire, infinie dont tout le monde se fout. Jamais je ne m'en remettrai. Ma dernière pensée, ce sera celle-là.

La voyante reprend: *Qu'est-ce que vous désirez?*

Eva S. dit: *Ce mot, désir.*

Eva S. choisit cinq cartes. Il faudrait les voir pour y croire. La mer et des filles qui s'y baignent, une maison sur la mer, un couteau en sang et au loin une rue, un visage déformé, un feu.



On entend *Ces lueurs là-bas ? On brûle les morts de la faim ? Oui. Le jour vient.*

La voyante dit: *Vous n'avez jamais eu envie d'ouvrir la porte ? D'oublier.*

Eva S. dit: *Plus je côtoie du monde, plus je risque de faire de la prison. Si ça devait arriver, je les accuserais, ils finiront par payer leur répression quand ils perdront leurs enfants.*

La voyante dit: *Le bonheur de tous ne fait jamais le bonheur de chacun.*

Eva S. dit: *Qui sait ? J'aurais mis plus de temps à le devenir. Révolutionnaire. Là, c'est immédiat. C'est une conséquence immédiate de la vie vécue et non pas de la lecture ou d'une expérience culturelle ou idéologique. Ce n'est pas un état d'âme, c'est un état de fait. Personne n'est une révolutionnaire née. Chaque*



chose que je vois, que j'entends à son corollaire politique. C'est comme ça.

La voyante dit: *Je ne peux pas vous donner le bonheur, il faut que vous le fassiez, sinon ça n'a aucune valeur. C'est une voix publique que je pourrais avoir. Souvent, j'ai le vertige, j'ai très peur. Quand on balance des choses comme ça aux gens, on se dit qu'ils ne vont pas le supporter.*

Eva S. dit: *Je pourrais le supporter parce que je peux croire à la poésie. La poésie et la révolution c'est pareil. Ce sont des ramifications de la même branche. Il y a toute une littérature masculine très bavarde, percluse de culture, alourdie d'idées, truffées d'idéologie, de philosophie, d'essayisme larvé. Cette littérature des hommes, elle ressortit à l'orgueil, au patronat en général, sans spécificité, dans la plupart des cas, ils n'atteignent jamais*



la dimension de la poésie. Ils sont privés de ça. Les romans d'hommes ce ne sont jamais des poèmes et les romans ce sont des poèmes ou ce n'est rien du tout. C'est de la compilation. Vous savez la littérature masculine est tout de même l'exception. C'est une toute petite partie de la littérature. La littérature c'est un continent immense. C'est les chansons, c'est la pratique quotidienne de raconter des histoires, c'est la façon dont certaines racontent leur vie à des journalistes, la façon dont on raconte son histoire, la manière qu'ont certaines de faire leur travail. La littérature c'est dire comme on construirait une maison.

La voyante dit : *C'est aussi ce que je fais.*

Eva S. dit : *Exactement.*

La voyante regarde les cartes sur la table, la révolution aura bien lieu. Eva S. va mourir. Elle rencontrera quelqu'une qui précipitera



l'évènement. De ça, la voyante dit quelque chose comme : c'est un amour que je reconnais comme étant inconditionnel. Une fois logé, ça ne cesse jamais. Il n'y a rien à faire, c'est une calamité. Ça ne cesse jamais. Elle pourrait faire n'importe quoi, tuer dix personnes elle sera aimée toujours et toujours de la même façon. À ce moment-là ça n'a pas une importance particulière pour Eva. Elle et la voyante vont continuer à discuter un moment. Il faudrait souligner que la voyante est troublée. Comme elle l'a décrit précédemment, elle gagne sa vie à donner des réponses. Ce qui la traverse, comme sentiment, n'est pas l'objet des moments passés avec la clientèle.

Eva S. dit : *Je ne peux pas dire que c'est difficile. Il existe des vies faciles, des vies difficiles. Ce qui me dérange, c'est qu'une vie ne peut pas être que cela. Elle est difficile et autre chose. Comment sinon, d'après vous, entretiendrais-je cette colère ? C'est pour ça que la critique est toujours mauvaise ou stérile,*



quel mot choisir, la critique ça ne sert à rien du tout si ce n'est à montrer qu'on a remarqué. Ça ne change rien aux vies menées. Les gens pensent que c'est le manque de sécurité qui empêche la vie bonne. Ils confondent. Alors je les vois comme des gens qui ne sont pas tout à fait des adultes. Sans mépris. Je suis tout à fait étonnée, chaque jour, de voir comment on peut supporter la vie que nous menons. C'est un étonnement dont je ne reviens pas. J'ai souffert comme tout le monde, je n'ai pas souffert de façon privilégiée. Seulement, un jour j'ai désiré la révolution. Il y a beaucoup de gens qui ne le désirent pas, mais il leur suffirait d'une lecture, d'une connaissance, quelques fois je pense même : d'un rêve voyez-vous ? D'une conversation dans la rue... Pour que ces personnes changent complètement. C'est-à-dire qu'il y a beaucoup de gens qui ont manqué la chance d'un instant dans leur vie.



La voyante dit : *L'appropriation dans le sens le plus large est très grave.*

La voyante dit : *Il y a autre chose que je vois ; je ne peux pas définir celle que vous rencontrerez quant au passé puisqu'elle appartient à l'avenir. Est-ce qu'il faut détruire absolument ? Oui je crois. On refera plus tard. On traînera d'abord dans un grand bain d'obscurité et d'ignorance. Les gens se réuniront pour parler et ils referont parce que le point de vue de la survivance du plus fort aura disparu. Ils commenceront à aimer autre chose.*

Eva S. dit : *Vous ne croyez pas que vous me prenez trop littéralement ? Je parle de détruire le passé, le contexte il peut rester inchangé puisque son agencement dépend de nos corps.*

La voyante dit : *Vous avez du goût pour l'argent ?*



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY



PARTIE III
LE RENDEZ-VOUS CHEZ LA VOYANTE

Eva S. dit : *Je voudrais bien en avoir beaucoup et je n'en ai pas tellement.*

La voyante dit : *C'est très peu révolutionnaire ça ?*

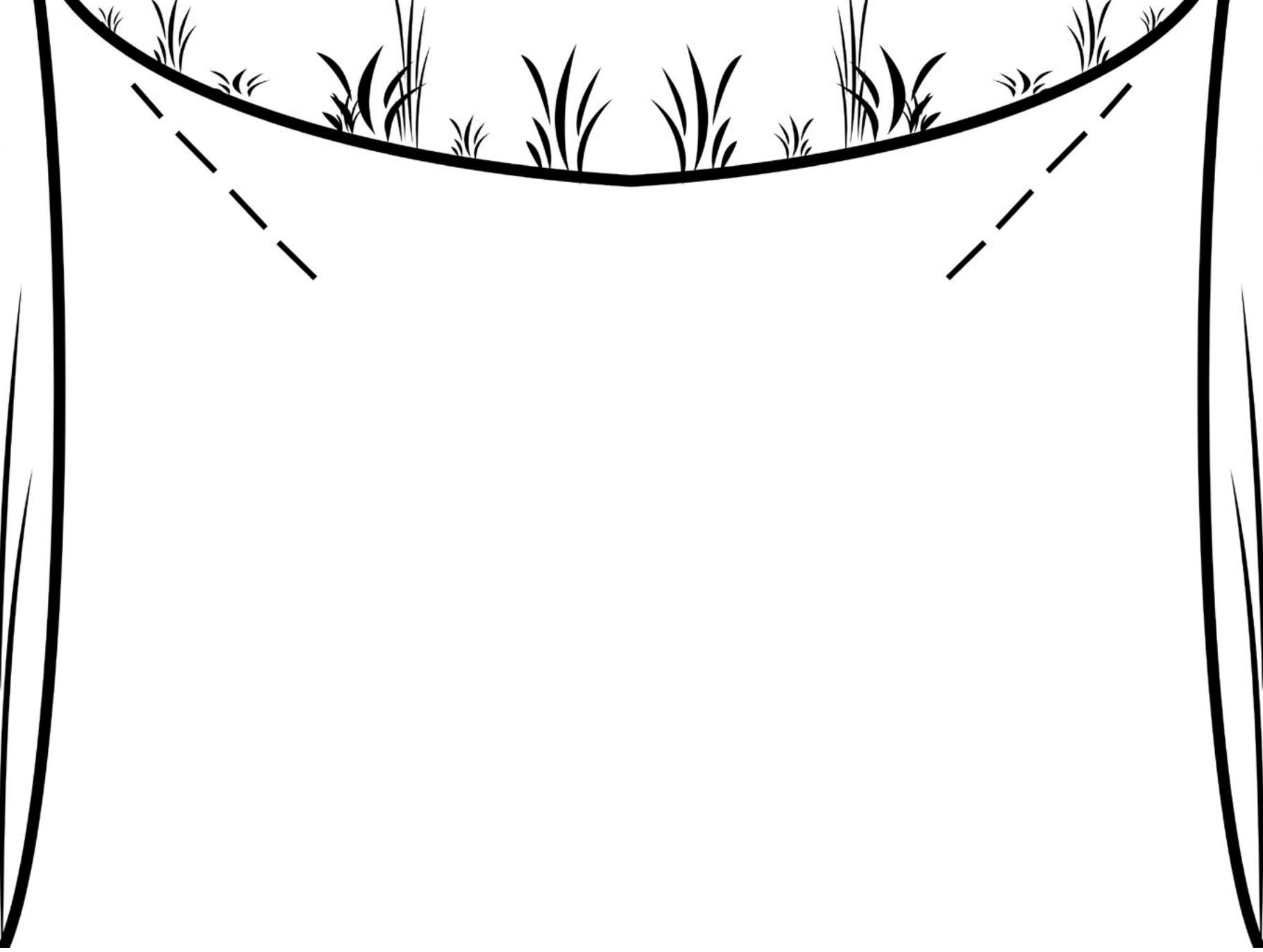
Eva S. dit : *Mais je crois que vous avez, de la révolution, une vue, je m'excuse de le dire : tout à fait innocente. Je veux bien ne pas avoir d'argent dans un monde où il n'y aurait pas d'argent. Mais je ne veux pas être privée d'argent dans un monde où il y est. Pour l'instant, il y est.*

La voyante dit : *Courage, chance, ténacité. À titre prémonitoire on a entrevu ce que pouvait produire la révolution : l'entente commune à partir de la vie, tout simplement.*

Eva S. se lève pour partir, un peu avant on a entendu sonner,

à peine,

convaincue.





L'APERCEPTION Eva S. sur la route. Un gravil-

DES SIGNES lon percute le pare-brise et le fissure. C'est l'apparition du soleil. *Recouvre-moi de lumière.* L'angoisse dans une jolie forme. Combien ça coûte?

Est-ce que ça compte si on ne le répare pas? Répare et remplace. Elle vient de dilapider cinquante euros dans la voyance. Remplacer quoi?

Eva S. aime Laura et Marine. Elle aime la femme qu'elle vient de consulter. Ça n'est pas habituel de parler d'amour pour ces relation-ci. Il est question de présence. L'apparition de la voyante s'est produite dans le vide laissé par Laura et Marine. Plutôt par l'absence de formes entre Eva S. Laura et Marine. C'est ce vide, quoique Eva en pense, qui l'a conduite à payer pour qu'on l'invite à prendre patience.

De réponses, je ne sais pas si j'en avais besoin. Je comprends tout cet argent dépensé pour se sentir pleine de gratitude. Loin de soi-même, proche du bonheur, du bonheur des uns qui ne



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

fait pas le bonheur de chacune. À peine convaincue pourtant. La qualité de la conversation et la qualité du sexe. Les personnes moyennes laissent des trous béants où peuvent se loger de drôles d'idées pour celles qui ne le supporteraient pas. Par exemple cette femme qui s'est taillée les joues au cutter pour accuser quelqu'un d'autre. Comme je la comprends. Je la vois d'ici, le sang coulant dans le café au lait chaud. La décision d'accusation.

Qu'importe le mensonge puisque la vérité c'est que cette lacération lui a été infligée, qu'elle ait porté le coup seule change: quoi? Ce geste est plus compliqué que ça: s'entailler les joues, accuser quelqu'un d'avoir infligé la blessure, c'est une tentative de formalisation du contexte.

Quelque chose comme ça:



PARTIE IV
L'APERCEPTION DES SIGNES

un jour, dans la fumée synthétique penser qu'un couteau, un pic à glace ou un rasoir pourrait transpercer sa peau et que le sang pourrait couler sur sa robe blanche. Quelques années plus tard, se décider, le lait comme la robe.

Je voulais une vie grandiose. Toujours ma torpeur, dont je ne sais pas parler. Je veux dire: vouloir ne sera jamais pouvoir. C'est-à-dire qu'affecter par un geste un déterminisme, est un privilège de. On sait. Un ennui enveloppant. Les yeux humides de fatigue. Il y a quelques temps j'ai regardé une image de moi en 2001. Dans mes souvenirs pour faire sortir l'oxygène des muscles (quelque chose du genre) je parle d'un bâillement. Je suis engourdie.

Cette fille très occupée, après un bâillement se lacère les joues au cutter. Ce qui paraît insensé dans la mesure où toutes les personnes heureuses, un jour, reçoivent un appel qui leur donne



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

envie de mourir. Peut-être que la laceration se situe bien après cet appel. Un appel dont elle n'aurait même jamais pu décrire le contenu, ni à elle-même, ni aux autres. Un appel moyen. Un appel qui laisse un trou. Pendant assez longtemps, il y a assez longtemps, je me suis demandée comment construire un trou. Comment faire que le trou ne soit pas la conséquence mais la cause, le choix, ce qui se produit et où on se love.

Passage devant *Rien sans Peine*.

Le nom de la maison à la sortie du bourg.

Le monde est vide et tout à coup il y a un peuplement

et le monde est bon.

Tout le monde se tait devant moi.

Tout le monde se met à me croire.

Ça change.

C'est bien.

Je pleure.

Je meurs.



PARTIE IV
L'APERCEPTION DES SIGNES

Je le sens bien que me croire c'est me tuer.
(Le pressentiment de la suite.)

Je pourrais me tromper sur pourquoi on me croit.

Si je dis que ça ne va pas, il y en aura toujours une pour se réjouir.

Tout ce qu'on attend de moi, je peux le devenir. Simplement je refuse d'être selon le goût des autres qui n'en ont pas.

La thune panse tout.

La moindre frustration un pull neuf te la soigne (surtout s'il fait froid).

Le goût amer est le goût que je préfère.

Est-ce qu'avoir une double vie est d'abord un désir sexuel?

Après ce sont les faits divers qu'on connaît et les histoires sans drame, dont on entendra jamais parler mais qui se produisent toutes à la fois et partout.

J'ai une double vie je crois (qui n'induit pas de famille).

La double vie c'est toujours l'imagination d'un père de famille : père de deux familles, avec des frères et des sœurs qui s'ignorent.



Quand je me masturbe, je suis quelqu'un d'autre. (Le peuplement, lover dans le trou, ça se comprend?)

Pensée suivante,

La maison.

Je n'ai plus l'impression de marcher à l'intérieur d'elle comme je marcherais à l'intérieur de ma tête (de moi-même, de mon corps) une histoire de poupées russes à mieux décrire. J'étais dans la maison et j'avais l'impression d'évoluer à l'intérieur de moi-même, sans pour autant que ça change quoique ce soit à l'expérience de ma pensée. Ce qui donc était une impression sans intérêt. Mais très dense. Maintenant, j'ai conçu une maison mentale, Minette y vit. À défaut d'avoir survécu.

Amertume un goût,

Un sentiment (mélange de rancœur et de découragement)

Un café,



Un pamplemousse,

Le sperme (le tien, qui est comme de la pierre liquide)

D'autres choses, mais ce sont celles-ci que je consomme.

Demain il fera beau

Le soleil éclaté sur le part-brise,

Il ne fait pas beau et ça fait des semaines

Il pleut tellement souvent, c'est l'effet que ça me fait : la moyenneté du temps.

Pulsion compulsion définition.

Chaque moment de ciel bleu me semble être une chose dont je dois me souvenir,

Avant que ça ne se produise plus.

Le musée, le parc, les meubles.

Est-ce qu'il y a un rapport entre respirer et acheter?

À quel point j'attends que les choses se produisent, littéralement qu'elles m'arrivent.

Aspirateur, drap : sommeil.

J'ai un mauvais sommeil.



Cette femme qui a tué sa collègue malvoyante et en sous-vêtements à coups de tessons de bouteille. C'est la fin de la journée et l'autre est là, assise à table et demande: *pourquoi tu n'as pas voulu que je t'aide?*

Elle voulait juste aider (on l'appellera Martine). Martine voulait juste aider et l'autre (on l'appellera Véronique). Véronique refusait. Véronique ne méritait pas d'être tuée et découpée et plantée dans une jardinière (seulement sa tête) même si j'ai tendance à penser que c'est assez beau. Mais Martine avait une vie engourdissante. Martine voulait aider à classer les dossiers. Martine voulait passer du temps avec Véronique. Martine se sentait seule.

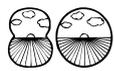
Sauf que: Véronique avait eu son lot. Véronique ne voulait pas perdre le privilège d'être la référence, la cheffe. Véronique n'avait pas besoin d'aide de toute façon. Martine, brisée, a attendu Véronique chez elle (toute sa vie on pourrait dire: ce moment du meurtre Martine l'a attendu comme une réparation.



Elle a pensé faire justice, faire souffrir au niveau de sa douleur. Toutes les souffrances qu'on lui a infligées Martine les condense toutes et frappe Véronique). Véronique voit Martine attendre gentiment pour la découper en morceaux après l'avoir tuée. Véronique a peur. Véronique court en direction de la porte à moitié déshabillée, sort et hurle. Le voisin est là, il la regarde s'affoler.

Martine, au voisin: *ne vous inquiétez pas je suis sa cousine, elle est folle, mais je m'en occupe.* Véronique est trainée dans l'appartement par Martine. Véronique se demande comment Martine est entrée. Martine est pleine du désir de la mort de Véronique, elle est en train de la tuer et son désir de la tuer n'a jamais été aussi intense. Un bruit de verre brisé, Martine abat le tesson sur Véronique de tout son poids. Véronique meurt.

Martine découpe Véronique pour la faire loger dans une valise et un sac à dos. La valise est lourde alors elle la laisse dans un bosquet à trois cents mètres de l'appartement; un cadeau pour le voisin, Martine croit se rappé-



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

ler qu'il a un chien. Martine imagine l'horreur qui traversera le pauvre type quand il retrouvera Véronique. Elle garde la tête, qu'elle enterre avec douceur et gratitude dans la jardinière de son balconnet.

Le temps passe.

Eva S. rentre chez elle dans une succession d'images, de personnes et de personnages, elle se rappelle ou elle voit ou elle entend. Au choix.

Eva S. se gare.

Il y a du courrier.

Des impayés, qu'elle consulte dans la cuisine. La relance pour l'eau est trempée des jours passés dans la boîte aux lettres et la tache a la forme d'une flamme. Elle jette le courrier.

Elle a besoin que quelqu'une vienne.



PARTIE IV
L'APERCEPTION DES SIGNES

Comment je la reconnaîtrai, comment je verrai un corps et autre chose. Ce sera un visage dans une image qui n'existe pas encore. Que je forme. Qui donc n'en sera peut-être jamais : des images dont je me souviens. Elle doit être une image et un sujet à la fois. Elle devrait avoir un air monstrueux (n'importe quelle figure vue de près est celle d'une monstruosité, les sentiments pire encore). Non narrative. Elle serait pardonnée, toujours déjà

Quoiqu'il en soit, Eva S. tente de se constituer une journée à partir de ce qu'il reste de temps, de structurer ce temps. Manger, sortir. Développer : manger et sortir. Quoi déjeuner, du poisson. Du merlan, frit peut-être. Avec des pommes de terre bouillies. Une compote. Un café. Lancer une machine, programme éco vingt degrés. Un coup de balai,



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

Le soleil traverse les rideaux verts-beiges, éclaire le bouquet fané. Toutes tentatives de descriptions de cet espace ne donnent aucune impression de ce qu'il est véritablement.

Construire une maison est une activité pour laquelle il faut une spécifique attention. C'est voir et vivre, habiter. Comme voyager d'ailleurs. Savoir quoi déposer, où et comment, selon ses usages et ses sentiments; selon les réactions de chaleur, d'humidité, d'empoussièremment de la maison. Ça prend des années de savoir la couleur des murs, l'emplacement de la table de la cuisine, s'il faut une étagère ou un petit meuble dans la salle de bain. Les personnes qui décorent ne savent rien des maisons.

Orner, parer, embellir.

Vivre quelque part c'est produire de la parure, parer avant de vivre c'est à peu près avouer que sa vie ne produit rien.

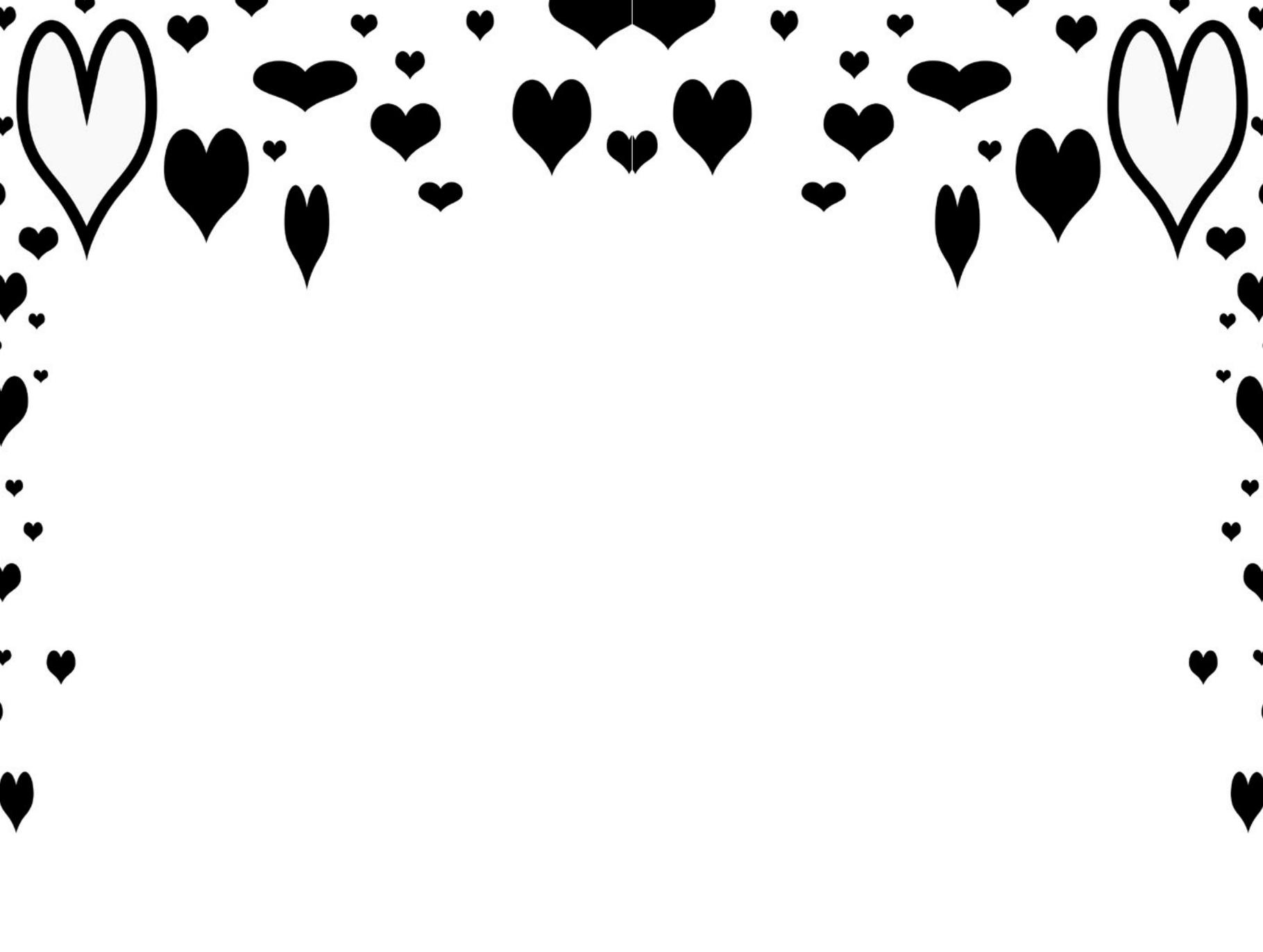
Les gestes quotidiens nécessitent des espaces non ornés, parce que ce sont des gestes opaques (impensés) tout ce qui leur reste ce sont leurs conséquences.



PARTIE IV
L'APERCEPTION DES SIGNES

Et pour que ces conséquences soit visibles (ornent, parent, embellissent la maison), il faut des années. Et, (on) les pauvres n'ont pas toujours des années, privées du droit sacré et inviolable, dit-on, de la propriété privée.

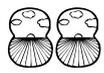
Comme un accord stupide, l'amertume me
tient vivante.





LA RENCONTRE C'est le moment de la ren-
D'EVA SIG ET contre, Andrea Quem est
ANDREA QUEM attendue depuis le début,
DANS LES supposément c'est l'ave-
RAYONS D'UN nir. J'aimerais que ça le soit.
NOZ Quelqu'une m'a dit, en
octobre de l'année 2022 se produira la révo-
lution des jeunes personnes. Mais c'est un
peu trop tard (et nous ne voulons pas d'une
révolution qui serait uniquement celle des
jeunes personnes. Pourquoi? Parce qu'un
jour elles deviennent vieilles et proprié-
taires et de l'amour ne connaissent que celui
qu'elles portent à leurs privilèges qu'elles ont
renommé: travail, effort, argent, expérience).
Trop tard pour **EVA SIG**, voyez-vous son
visage? Une entourloupe avec personne (et
personnage).

Le temps qu'Eva arrive finalement chez **NOZ**,
on aperçoit Andrea devant le bac.
Eva S., anxieuse, décide d'aller chez **NOZ**. Ça
prend du temps de regarder chaque objet
minable. De chercher un trésor. De chercher



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

les objets qui translatent des morceaux de la réalité. Trésor ne convient pas : richesse accumulée et cachée soigneusement. Elle aperçoit au loin un bac semblant comprendre une bouée en forme de flamme bleu transparente, un grand verre fissuré circulairement dans son centre (à peu près), un faux coquillage encadré, nommé (décrit). Et toutes sortes de ces choses. Andrea Quem se tient devant le bac. Ils ne devraient pas tous, les objets, être tellement pleins.

Eva Sig espère me rencontrer. C'est son caractère. Elle essaie de retrouver ce mot. Hier est la seule chose qu'on partage. Hier n'a pas encore eu lieu. Je suis une image. Pas l'image d'une chose. Pas sa représentation. Non une image, j'ai le souvenir d'après-midi à ne rien faire, je bâille sur ces après-midis. Je suis un type d'image qui s'adapte à son contexte, mon nom et ce que je suis varie. L'effet que je produis également. Ici, image moyenne. Je suis



PARTIE V
LA RENCONTRE D'ÉVA SIG ET ANDREA QUEM
DANS LES RAYONS D'UN NOZ

celle qu'attend Eva Sig. Je consiste en la prolongation de ce que l'on croyait terminé, par ajout d'un élément qui se trouvant ainsi déplacé, produit une translation de sens. Je suis perçue comme une possibilité du langage, la petite femme musculeuse sa colère et sa tristesse toute contenue quand elle enchaîne les pompes, un défaut essentiellement.

A N D R E A Q U E M *Je n'arrive pas à me souvenir d'une rencontre, qui me servirait de modèle pour t'adresser la parole.*

E V A S I G *Tu as vu les objets ?*

A N D R E A Q U E M *C'est impossible d'en prendre un, il y a les paysages et leurs descriptions.*

E V A S I G *Je ne pense qu'à acheter (ça me donne des sueurs froides, l'envie*



THUNE AMERTUME FORTUNE

EUGÉNIE ZÉLY

de posséder, décider quoi ajouter et abattre ma décision sur la réalité. Ça a lieu. Imaginer comment cet objet va s'arranger avec les autres. Toutes les images qui se développent avec l'ajout de cet objet. Je paie et je vais mieux. C'est immédiat. Le rapport entre acheter et respirer c'est le pouvoir. Je respire mieux quand je peux changer le monde.

R
É
V
N O Z
L
U
T
I
O
N



PARTIE V

LA RENCONTRE D'EVA SIG ET ANDREA QUEM
DANS LES RAYONS D'UN NOZ

A N D R E A Q U E M Les larmes de sueur — ce qu'elle a voulu dire c'est qu'un jour vous ne pouvez rien, vous perdez votre maison. C'est comme ça. Elle n'était pas à vous. Vous ne pouvez pas acheter de saumons sauvages ou de pommes Nashis. Le prix au kilo, pire si c'est bio. La révolution, les quatorze millions de pauvres qui se lèvent en même temps et les autres (oui, les autres changent de camp, translation de la figuration) — qui ne comprennent pas que le monde ait changé d'un seul coup, sans violence, les quatorze millions ne comprennent pas bien non plus. Ils ont fait le même geste au même moment, presque par hasard — entendre : sachant à peine pourquoi, et surtout l'immense variété des causes.

J'essaie de donner une marque à la révolution. Petit creux où loger le désir irréprouvable d'acheter le monde révolutionnaire. En faire un *lifestyle*: *lookbook*, intérieur — pas très



hygge, la révolution, plutôt chargé comme intérieur, pas épuré, des strates —, régime alimentaire, storytelling. La translation est un transfert, mais je voudrais ajouter que c'est un transfert qui laisse une trace, elle emporte des choses sur son passage, la chose translaturée. Il faut se souvenir de la translation en géométrie (pour les enfants) pour bien saisir l'émotion de ce mot. Ce faisant : un renversement brutal du mode d'exposition et d'organisation de la pensée à partir du mode de saisie de la réalité se produit et c'est la révolution de chez NOZ.

V I S A G E *Tu vois tout.*

D R A M A Q U E E N *Qu'est-ce que je vois ?*

V I S A G E *La mer et le soleil.*

Andrea est interminable là où Eva se clôt. Je vais essayer de retrouver ce mot. Andrea est une figure de style.



Il y a la définition d'hyperbate et il y a le rêve de ce mot.

Pour quelques personnes, très jeunes ces mots-là, jamais entendus, découvrent des mondes et font des révolutions. J'étais une métaphore avant d'être un pronom. Surtout une hyperbate (rupture de la cohésion).

Eva Sig n'écrit presque jamais. Elle écrit quand elle roule en voiture : *got a fever*. Pare-brise, musique : c'est du cinéma. Je l'ai entendue tout à l'heure à la radio, quelle fatigue. J'ai écrit qu'une métaphore est une image qu'on ne voit pas.

J'avais écrit que la mer est une métonymie. Les figures de style sont des poèmes. Rien que des mots. Des mots qu'on utilise pour lire, donc qu'on n'écrit pas ou qui ne se trouvent pas dans la littérature, ils sont là littéralement. Jamais prononcés. Comme Andrea. Pas prononcé : sans pronom. Mais là. Andrea n'est pas une métaphore c'est une hyperbate. Le nom complet d'Andrea est Andrea Quem. C'est son nom seulement parce qu'elle va rencontrer Eva, dont le nom est Eva Sig.



Andrea Quem est un anagramme.
De même qu'Eva Sig.
Pendant le rendez-vous chez la voyante il a été question de ce qu'est la littérature, surtout de ce qui n'en n'est pas. C'est que c'est de la composition (comme les livres d'hommes, et cætera). Mais j'aime bien la composition. Là encore il y a une faute de mot. La composition c'est l'agencement et un agencement peut être de la littérature, désirer c'est construire un agencement (disait Gilles, comme mon amour ce nom déjà pronominal). Tout dépend de la manière. Hyperbate. *I feel it coming.*

E V A S I G J'aurais voulu te donner l'opportunité de ne pas t'ajuster.

A N D R E A Q U E M Je ne m'ajuste pas, je suis l'agent d'ajustement. C'est toi qui vas devoir subir les causes et n'être pas témoin des conséquences.

E V A S I G De quoi est-ce que tu parles?



A N D R E A Q U E M lui montre les objets, qui étaient un amas et sont un plateau organisé, chaque chose incarnant (comme un personnage) ou renvoyant (comme une astérisque).

E V A S I G est émue par A N D R E A Q U E M (la forme d'une nouvelle maison, d'une émotion, d'une rupture de sens à la fin d'une phrase qu'on pensait close).

Quand Eva aperçoit un des bacs au loin, le bac semble plein de tous les signes. Son sang se glace (elle est émerveillée de la beauté des objets) devant ce bac Andrea Quem prête à lui adresser la parole. S'en suit une discussion assez longue, détaillant les objets, tricotant une sorte d'histoire d'amour très intense et productive entre les deux personnages via les objets découverts. Elles sont émues. Elles décident de ne plus se quitter.

Que pourrait être l'identité d'Andrea : une identité sans pronom (impossible à définir autrement que par elle-même) une identité de



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

l'agencement et du recyclage. Andrea n'étant rien de plus que ce qu'Andréa est : un désir, la construction d'un agencement, interminable, puisque semblant achevée suivi d'une conjonction ou d'une virgule.

Eva est reliée pathétiquement à son pronom : elle. *J'y tiens comme à une chose conquise et fragile. Enfant, quand je n'étais fermement pas encore une femme, quand on m'a fait toute cette violence avec l'incorporation de mon genre.*

Je pleurais en regardant mon corps que je détestais. Et puis, les femmes de ma vie, les histoires qu'elles ont faites et dites, et ce pronom est devenu l'incarnation d'une résistance sans laquelle je ne survivrais pas. Comme un choix. Fait de force.
Eva.

EVA SIG regarde ANDREA QUEM, elle la regarde et lui parle *Je me regarde dans la glace comme si j'allais y voir quelque chose d'autre que*



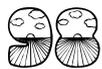
PARTIE V
LA RENCONTRE D'EVA SIG ET ANDREA QUEM
DANS LES RAYONS D'UN NOZ

mon visage. Comme si ce visage allait s'animer sans moi, s'adresser à moi. Me tenir compagnie et... je regarde ce visage comme s'il méritait mieux que moi, que le reste de son corps. Ce visage que je trouve beau. Ça n'a pas toujours été le cas, mais quand ça n'était pas le cas, je ne pensais pas à mon visage, je pensais à mes seins et à mes hanches et à ma hauteur et à ma largeur. À un certain moment le visage s'est constitué en territoire dissident. Je ne me suis plus reconnue que dans mon visage.

Le reste,

Andrea Quem interminable. Eva Sig, terminée.

Je ne vais pas vous raconter ce que ça me fait, de voir aller et venir certaines de mes occurrences. L'isolement dans lequel m'a plongée la pauvreté est parfois si insupportable que je préférerais me voir mourir. La pauvreté c'est s'ennuyer occupée en ayant un peu froid et un peu faim.



THUNE AMERTUME FORTUNE

EUGÉNIE ZÉLY

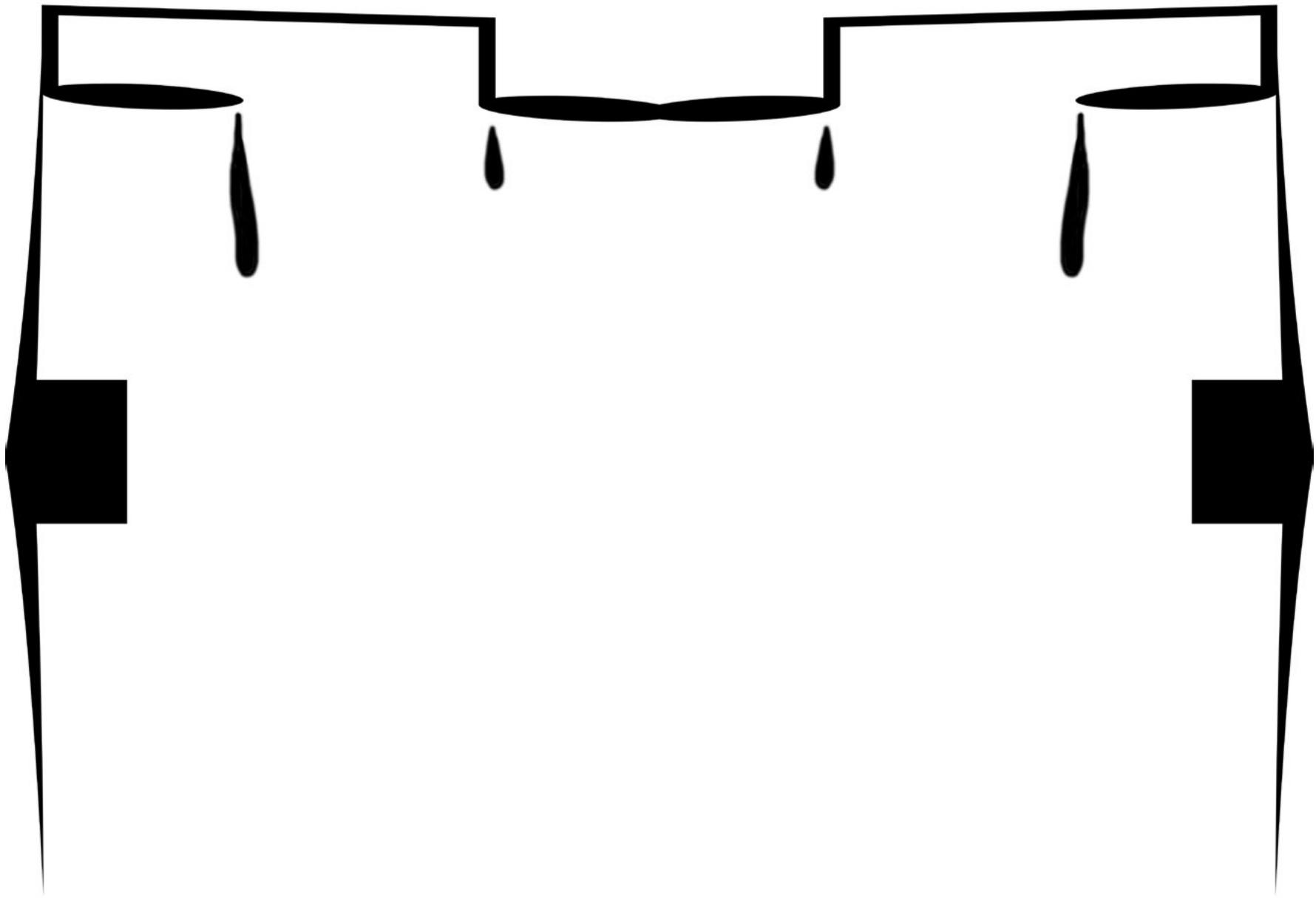
*Pire que ça, ce n'est plus du domaine de la pauvreté (il faudrait d'ailleurs s'en souvenir). Je suis pauvre devient tout ce que je suis par moments. La description la plus parfaite de l'enchaînement de gestes, de paroles et d'évènements qui constituent ma journée. Il n'y a qu'aux pauvres qu'on demande d'être républicaines. D'ailleurs, j'ai commencé à comprendre qu'il y a des vies qu'on peut vouloir ne plus vivre. C'est plus possible mais tu forces. Un rappeur riche dit **Aujourd'hui j'aimerais mieux que le temps s'arrête, ce qui compte c'est pas l'arrivée c'est la quête.** Je vois ce qu'il veut dire : ma bouche près du cou de mon amour, mais aucune quête n'en vaut la peine, et tous les petits gars des sagas des vingt dernières années le savent bien (eux, n'étaient même pas pauvres, celui que je préfère était même blanc, riche — comme tous ces petits gars qui devait sauver le monde, sans révolution surtout, c'était même leur mission d'éviter la révolution — puisque la révolution dans ces territoires-là, c'est l'avènement d'une politique eugéniste autoritaire), mais aussi orphelin coincé avec sa tante et son oncle classe*

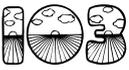


PARTIE V

LA RENCONTRE D'EVA SIG ET ANDREA QUEM
DANS LES RAYONS D'UN NOZ

*moyenne maltraitante. **La vie c'est facile,**
il suffit de faire mon travail. Tendresses.*





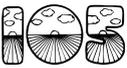
LE COURS DE Eva et Andrea entrent ensemble
ZUMBA DANS dans la salle de sport. Elles se
UNE SALLE changent. Les femmes dans le
POLYVALENTE vestiaire parlent. Elles disent
D'UNE ZONE des choses comme *nous venons*
INDUSTRIELLE *là pour souffrir. Ça ne va pas*
QUELCONQUE *très bien en ce moment, je suis*
fatiguée mais ça va me faire du bien de me faire
du mal. Elles rient. Messes basses *plus l'histoire*
du couple avançait plus ça se dégradait. C'était
un poison central. Pendant longtemps, elle ne
buvait pas et elle encaissait. Et un jour elle s'est
mise à boire. La fille n'avait pas remarqué. Un
soir, le père était déjà mort. Elle a trouvé sa mère
ivre en train de dicter son testament à son frère,
alors elle l'a couchée sans réaliser qu'elle était en
train de faire une embolie pulmonaire. La mère
est morte. La fille est devenue alcoolique : c'est
notre coach. Tout le temps où elle était athlète
elle ne buvait pas, je crois. Enfin, on ne sait pas...
Eva, Andrea, les autres s'installent devant
le podium.

La coach sportive, justaucorps blanc, une tache
rouge allant du sein au début de la cuisse.



*Salut les filles je préférerais mourir
plutôt que d'avouer que je me suis
trompée. Quand je suis sur ce podium,
ma salive est de la colle et je me répare.
Vous ressemblez à un film, vous avez le
son d'une chanson d'amour. Je suis sou-
lagée d'avoir enfin l'espace pour énon-
cer à vos yeux, qui ont changé ma vie.
Vos yeux lèchent mes lambeaux, être
écoutée me constitue. Votre vie est calée
sur mon planning. Barbara dit ma plus
belle histoire d'amour c'est vous. Je ne
voyais pas exactement ce que ça signi-
fiait. Et, on descend, fesses vers le sol,
et on remonte mains vers le ciel. Mains
jointes et descend à nouveau.*

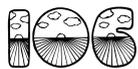
La Dramaqueen regarde le Visage, elle sait qu'elle doit abîmer le Visage. Il va falloir le faire et il va falloir élaborer des explications, une longue litanie. Peut-être que toutes les raisons seront fausses. Après tout Andrea Quem aime tellement Eva Sig. Ce que la Dramaqueen et le Visage deviendront après



la mort d'Eva Sig, le souvenir d'occurrences moyennes, de l'amour qu'Eva Sig, le mari et Minette ont entretenu.

*Imaginez l'amour c'est tout ce qu'il me reste
pour respirer encore, et relève-toi
et tourne une fois, deux pas chassés, et squats
talons bien ancrés, fessier vers le sol et remonte,
imaginez l'amour.*

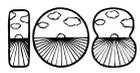
Eva Sig songe aux disparitions, qui étaient les plus difficiles : *À un moment j'en ai eu marre de les chercher, d'imaginer l'amour, la vie que nous n'aurons jamais, en tout cas pas ici et j'ai trouvé Mari et Minette, le vide est devenu plein. Le vide a eu un bord, de l'horizon et des contours. Le temps a cessé de se dilater. Il a commencé à compter. J'ai commencé à le compter. Je me couche toujours trop tard parce que je n'ai pas assez de temps. À force de repousser l'heure, l'heure ne vient jamais.*



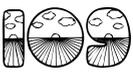
C'est ce qui se passe avec la révolution.

et remonte et serre les abdominaux, sur l'action de se retenir, on remonte et saut vers l'avant. Je vais essayer de retrouver... Je sors beaucoup moins, je suis recluse sur ma scène. Je n'ai pas envie d'être avec des personnes si je n'ai pas la possibilité d'être écoutée. Je ne sais pas quoi faire avec les gens. J'ai peur de m'ennuyer, d'être ennuyeuse. Je ne ne sais pas faire de rencontres. Les filles viennent là danser et m'écouter. Un jour ma mère est morte, elle avait tellement bu que je n'ai pas remarqué qu'elle faisait une embolie pulmonaire. Moi-même, je me suis mise à boire parce que ce qui m'intéressait c'était que je n'entendais rien du tout des autres. Je bois. Je parle. Tout le monde écoute. Comme sur ce podium. La honte est de mon côté. J'ai donné vingt ans de ma vie à m'occuper de mon corps

d'athlète et du corps d'alcoolique de mes parents. Je contrôlais ce que je mangeais. Je comptais ce qu'ils buvaient. Des dizaines d'heures par jour de violence sur mon corps. Je caresse mes cuisses si dures. Compression de moi-même. Mon père meurt et ça ne change rien à l'existence que je mène. Je ne deviens pas une championne et simultanément c'est ma mère qui meurt. Je suis moyenne. Je me mets à boire pour l'effet de l'alcool. Ça ressemble à ce que je m'imagine être championne du monde, c'est-à-dire que ce que je ressens quand je termine huitième à un championnat régional quelconque. On sait très bien revoir ses ambitions à la baisse, sans que ça nous heurte plus que ça. On sait qu'il y a quelques années ça aurait été inimaginable ce point de moyenneté. Mais maintenant c'est la fierté. Je m'étais persuadée qu'il restait encore du temps. Qu'on n'avait



pas encore remarqué la sensibilité de mes interprétations. Enfin. Je ne me suis pas blessée, j'ai juste vieilli suffisamment pour que ça devienne impossible de continuer à gagner ma vie comme une championne à venir. La fédération ne voulait plus de moi. J'avais mis un peu de côté, je suis une fille des classes moyennes. Alcooliques les parents, mais le travail salarié toujours honoré. Donc j'avais un apport. Je ne vous avais jamais raconté l'histoire, comment j'en étais arrivée à ce podium et ces choses que je vous dis alors que nous dansons toutes ensemble. Là-dessus je rencontre quelqu'un qui a fait sport-étude, fiable et sans ambition. On fait construire ce préfabriqué dans lequel on met des machines de musculation. On prévoit que dès que les gens commenceront à fréquenter la salle, on pourra se payer les licences mondiales. Type Zumba. On ne fait toutes que combler des vides et des ennuis. C'est comme



ça que je gagne ma vie. Alors je bois. Elles font du sport. Je débite mes rêves bourrés. Toute la grâce que j'avais comme patineuse, je la mets dans l'enchaînement entre les différents mouvements de Zumba, ou les étirements par exemple, je les chorégraphie. On est fragile, la vie est fragile. On va mourir. On va mourir un jour et j'ai peur de mourir. Je bois parce que je ne suis pas éternelle. Et fentes, fentes, fentes, il y en a huit, et on court en avant, échelles, on tourne et à nouveau huit fentes. Sept. Sex. Cinq. Quatre... Les filles font ça parce qu'elles ne sont pas éternelles. Je les vois se pointer à mes cours, pensant qu'elles vont enfin ressembler à un corps que les hommes désirent. Ça n'arrivera pas. Elles se détestent, elles se donnent. Certaines, on pourrait croire qu'elles baisent. Et tout le temps, je les entends, elles parlent de sexe. Certaines se désirent entre elles. Je vois leur désir qui n'aboutit pas.



Trois. Deux. Un et main vers le ciel, déhanché, main vers le ciel sur quatre temps dans la montée. J'adore me dégrader. Quand je bois tout devient un signe clair et évident. Le monde s'agence à merveille dans la plus pure honnêteté. Personne ne le supporte. (Les personnes sobres jugent et fuient, ramènent toute leur morale, et le problème avec la morale c'est que c'est toujours celle des autres.) Les autres, raides, le supportent puisqu'il y a une ignorance des yeux sur soi, vos paires : les yeux en soi. Dans cette perte de dignité il y a un plaisir fou, une subversion incroyable. Saoule, je ne suis pas la championne, la reine du bal, la modèle et ça m'indiffère, ça change. Je cesse d'être épuisée. Ce qui est domageable c'est la sensation de solitude extrême qui ne disparaît pas, elle.

Andrea songe en elle-même que ce qui manque à ce groupe, c'est la beauté de leurs



gestes mal effectués. Quelles que soient l'énergie et la motivation des personnes qui les exécutent, c'est moyen. Elles ne sont pas ensemble, elles ne sont pas vagues pour autant. Vont-elles se réconcilier avec la joie ?

Eva songe en elle-même quelque chose comme *là je voudrais vomir, l'écouter parler. C'est difficile. Elle me rappelle une femme que j'ai aimée et que j'ai cessé de voir parce qu'elle ne pouvait plus voir personne. Elle parlait, on lui répondait. Et les réponses ne lui parvenaient pas. Elle continuait à parler, passant d'une chose à une autre, jusqu'à se faire pleurer. À ce moment, la colère n'était pas loin à cause de l'absence d'empathie, qu'elle réussissait chaque fois à percevoir. Le supplice de la situation détruisait toute possibilité d'amour chez l'interlocutrice. La violence commençait à ce moment-là. C'était impossible de ne pas être dégoutée par l'absence de force. Quoi*



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

*comprendre de ces gens qui se racontent
qu'oublier vaut mieux que se souvenir.
Je me sens attaquée parce que je passe
mon temps à éviter les dégradations.
J'essaie maladivement de vivre.
Je ne m'appuie sur personne. J'aménage
des maisons mentales pour mes mortes.*

La coach sportive et Andrea Quem invite
Eva Sig à monter sur le podium.

Bientôt l'heure.

Andrea Quem demande *quel genre de
pouvoir pensez-vous que je possède?*

La coach sportive répond *tu inspires.
Tu vois le soleil et la mer, et tout
le monde se met à le voir. Tu donnes
un espoir suffisant.*

Andrea Quem murmure à Eva Sig
je t'ai trouvée. Je t'ai sauvée.



PARTIE VI
LE COURS DE ZUMBA DANS UNE SALLE POLYVALENTE
D'UNE ZONE INDUSTRIELLE QUELCONQUE

Eva Sig, peut-être un peu en criant
*tu vas prendre quelque chose qui ne
t'appartient pas*

La coach sportive, ferme et rassurante
*et tout le monde prend un tapis, s'al-
longe, on tend bien les jambes et les bras,
on étire le corps entier.*

Eva Sig se perd, pathétique, entre
toutes sortes d'arguments, comme
si parler allait changer le cours des
choses *je ne veux pas mourir, j'ai
beaucoup trop à vivre. J'ai peur. Une
angoisse horrible depuis tellement de
temps que je ne sais pas ce que c'est
que de vivre sans elle. Angoisse de
l'intervalle c'est-à-dire de la quan-
tité de manque ressenti à ce moment
précis de la fin. Je voulais atteindre
le point où j'ai assez de la vie. Assez
des fleurs, de ton corps, de mon corps,
le point où j'ai oublié vos noms et le
mien. Pas vu assez de choses, pas pensé*



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

assez de choses, pas aimé assez de gens, pas mangé suffisamment. Les océans, les montagnes, les déserts, je n'en ai vu aucun. Je n'ai pas inventé de concepts, la révolution n'a pas eu lieu. Aucune forme que j'ai produite n'a modifié le monde. Café, sperme, pamplemousse: l'anticipation de la joie. Je n'ai jamais rien demandé, ça ne serait pas la mer à boire. Le manque d'argent m'a privé du sentiment d'une vie entière, complète, de la circonférence des événements qui relève de la joie, du bonheur ou de la chance.

Andrea Quem, doucement l'enlace et qu'est-ce que tu ferais de plus de temps? Tu n'auras jamais assez vu, assez décrit ce que tu voyais.

Eva Sig se laisse enlacer, nous ne sommes pas les mêmes

Eva Sig pleure et tremble.



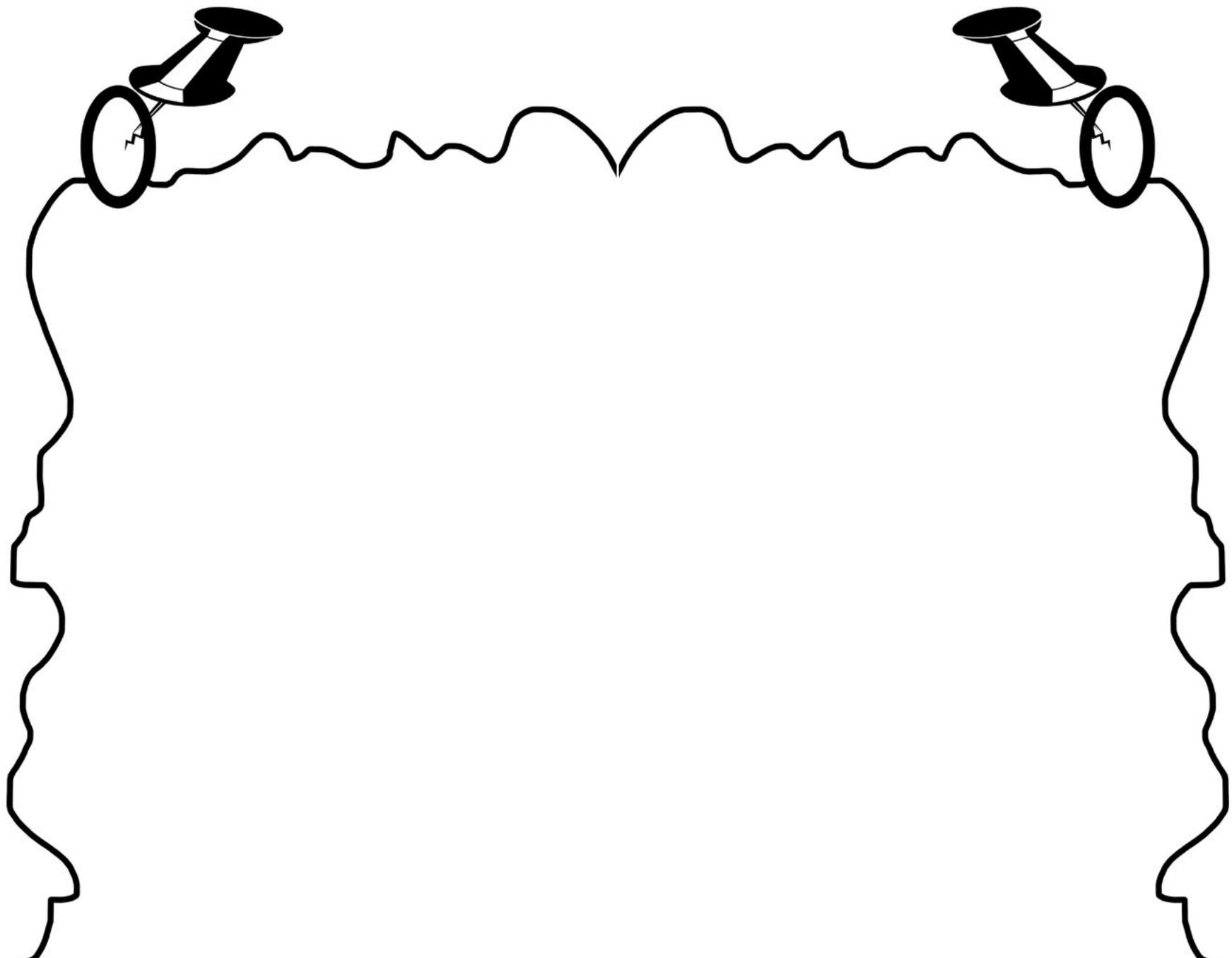
PARTIE VI
LE COURS DE ZUMBA DANS UNE SALLE POLYVALENTE
D'UNE ZONE INDUSTRIELLE QUELCONQUE

Andrea Quem la tue.

Ella va pouvoir monter sur le podium et être écoutée.

Il ne faut pas croire absolument tout ce qu'Andrea Quem s'apprête à dire. Le point où une forme de fantaisie nous fait approcher le moment révolutionnaire est atteint. Ça s'avèrera être une déception, dans sa description. Un sentiment de déjà-vu, déjà-entendu. Peut-être amer mais réconfortant, ça n'est pas si difficile. Eva S. ne va pas mourir. Andrea Quem va disparaître aussi incongrûment qu'elle est apparue. Eva S. enchevêtrée à Andrea Quem à tel point que sa disparition va produire un trou au creux de son cerveau. L'inverse d'un souvenir. Une absence de mémoire qui n'a pas la forme d'un oubli.

La trace sera un allègement certain. Pour vous, pour moi, pour Laura, Marine, la Coach, la voyante et toutes nos occurrences.





LE MEURTRE *Je voulais plus de réalité que ça. Réalité, partie du réel, la réalité n'est pas la vérité (littéralement le souvenir d'un schéma : une sphère pour le réel, un trait tranchant en morceaux le réel : c'est la réalité (un œil devant, la réalité c'est ce qu'une individuue perçoit du réel, dans le schéma). Schéma élaboré par une vieille femme que j'ai aimée, que j'aimerai toujours à y réfléchir, yeux verts quasiment fluos. Partie. Elle me manque, je ne dis pas qu'elle est morte, elle ne l'est pas. Plus de réel, c'était penser plus vite. Réel, ennui, révolution. Maintenant que je suis capable de me tuer, je peux tuer n'importe qui. J'ai repeint toutes les pièces de la maison. Je m'ennuie toujours autant. Je dois occuper l'espace. Je vais donc inventer les raisons de la mort d'Eva Sig. Je vais parler de la violence, cette façon de parler ressemblera à une façon patriarcale. Ce n'est*



*pas tout à fait l'heure de la révolution,
et le crépuscule sur la zone industrielle
toute pénétrée de violence, c'est très
beau. Je vais remplir ma fonction de
figure de style.*

Ce qui se produit (dans une salle polyvalente).

Un podium

Un mur recouvert de miroirs

À droite du podium : de grands ballons pastel empilés les uns sur les autres au moyen de petites structures coniques rouges.

Le sol est un parquet flottant premier prix.

Deux des quatre murs sont des baies vitrées.

C'est le soleil couchant sur la zone industrielle.

On voit, au loin, le supermarché derrière la plaine de gazon vert et moelleux.

Devant, illuminé par les rayons, le parking immense, presque vide.

Je ne donne pas dans le contenu pédagogique. Je n'ai rien à vendre ayant bien



retenu que l'histoire que l'on vend finit toujours achetée-payée par quelqu'une plus cher que nécessaire (le rapport c'est celui qu'entretient l'enseignement avec l'histoire telle qu'elle est écrite dans les manuels scolaires, ou dans les villes par leur statuaire par exemple. Cette histoire nous est vendue comme la seule et quoique nous pensions nous la payons ; de l'invisibilisation au meurtre). Si on m'écoute c'est que j'ai déjà gagné, que d'une façon ou d'une autre je domine. Si on m'écoute, c'est que j'ai déjà perdu, mon audience tient à la capitalisation sur mon histoire faible, et que devient cette histoire si elle perd sa qualité de faiblesse ? Une réécriture n'est pas qu'une question de fond, c'est exactement : une question de forme. Si je raconte mon histoire avec le langage des gagnants alors je m'épuise. Mon histoire est captée comme une marge divertissante, on vend mes artefacts mille euros sur eBay (ce à quoi je fais référence ici, c'est aux baskets



Lidl, l'article de pauvre devenu objet de spéculation). Le parking vide, immense et ma voiture garée là. C'est une Clio 1 rouge. Avec le temps le pare-brise s'est fracturé — jamais réparé parce que pas assurée bris-de-glace, pas de clignotants ni de feux de position fonctionnels — pour un obscur problème électrique, sans ça, elle roule — un des rétroviseurs est tombé à côté de la terrasse de la boulangerie; trois baguettes achetées une offerte, moins cinquante pour cent sur tout à partir de 19 h 30, sur la droite du parking. Une belle terrasse et ses grandes tables de camping, ensemble bétonnées. Cette terrasse donne sur une aire d'accueil pour les gens du voyage, du linge est étendu entre deux arbres assez jeunes. Le vent s'engouffre dans le linge. Tout est calme et c'est le plus bel endroit du monde, je suis chez moi. Quelques images me font de l'effet. À quel point on s'aime? C'est possible. Je suis dans la salle polyvalente, la



structure du bâtiment est peinte en vert lait à la menthe. Le bâtiment est vide. Sauf moi, qui regarde dans le miroir mon reflet et celui de l'autre que j'ai tuée. Ça aussi c'est une très belle image, Eva Sig est étendue — morte — la moitié du corps sur le podium, la tête à pendre sur le parquet. Une grande flaque de sang se forme petit à petit autour d'elle. Je lui ai fracassé le crâne avec un grand couteau en céramique — ce couteau, je l'avais eu grâce aux coupons du supermarché. Le principe c'est qu'à chaque fois que vous faites vos courses, vous cumulez des points et ces points vous permettent d'obtenir des autocollants. Vos autocollants, vous devez les mettre dans un dépliant prévu à cet effet, et cette fois c'étaient des jeux de couteaux qu'on pouvait gagner, mais parfois ce sont des poêles ou des verres. Je dois préciser qu'on ne gagne pas vraiment l'objet, en fait il est plutôt en



réduction par rapport à son prix de départ: je l'avais eu à trente euros au lieu de quatre-vingts-dix euros. C'est avec ça que je l'ai tuée. Et c'est très beau maintenant, ce sang et son crâne ouvert, comme une fleur. Il faut que je m'explique. Ça faisait un moment déjà que j'avais en tête: je préférerais qu'elle soit morte plutôt que minette. Ce n'est pas la même chose dirait le monde entier. En fait si. On vivait à quatre. Une des quatre est morte. Celle qui est morte, non humaine j'y tenais plus que je ne tiendrai jamais à l'autre, humaine. Voilà, rien de plus que la vérité. Cette chatte et moi avions un lien. Eva Sig et moi n'avons rien du tout si ce n'est la confusion de nos histoires — dont tout ou partie est biaisée ou recouverte ou mousseuse, ça on le saura quand on l'aura découverte. Des disparitions se produisent. Le sang cesse de couler. Il y avait encore tellement de choses



à dire, tellement plus. Mais ça a disparu. Ça a disparu sans qu'on ne le réalise? Non, la volonté de continuité a présidé à la volonté de prédation. Ce serait idiot de s'arrêter maintenant. Je vais avoir besoin d'une perceuse. Il faut que je perce des trous dans sa tête. Je n'ai comme sentiment à l'égard des gens qui m'entourent que: celui de leur mort. Fatigue (au moins trois manifestations contradictoires provenant du même endroit — ou du même moment, ça dépend du degré de joie) J'ai vécu ma vie en affamée. Quand je pleure j'ai l'impression que c'est de la sueur qui coule de mes yeux. Là-dessus je songeais: les efforts qui n'aboutissent pas sous-entendent que nous ne faisons pas d'effort. C'est terrible parce que quoique je dise, vous ne croirez jamais que nous avons fait toutes sortes d'efforts pour envisager toutes les continuations possibles et que ces efforts se sont contentés de ne pas aboutir.



Nous ? Eva Sig et moi-même : Andrea Quem. Et toutes nos autres occurrences. Ce meurtre, c'est aussi un cadeau, pour celles et ceux dont les yeux sont bordés de larmes, celles dont l'état de tristesse se trouve aggravé par les beaux jours. Quand tous les autres semblent si détendus et passent leur journée au grand air, se baignent et rient dans l'air tiède du soir, pour celles qui n'éprouvent pas le moindre désir de sortir de leur chambre.

Pourquoi ce cadeau ?

Parce qu'elle a dit : Si je meurs ce sera de joie (parmi tous ces regards qui se croisent et défilent, les nôtres par hasard cessent d'être inconnus).

Et ça, serait devenu une archive, si elle n'avait pas rencontré quelqu'une pour faire l'effort,



disons lexical, de lui donner une forme. Celle du meurtre. Un type spécifique de crime a été commis.

Elle y reviendra.

Son sang continue de couler sur le parquet lustré par la solution alcoolique nettoiyante avec laquelle il est enduit plusieurs fois par jour. C'est à la fin d'un cours collectif de Zumba, que j'ai envisagé ce moment. Ça a lieu ici, parce qu'ici est exactement l'endroit où c'est devenu une idée. À la fin d'un cours de sport, toutes les femmes épuisées s'allongent sur les tapis pour la phase de retour au calme. Au début, ça me surprenait, j'étais émue aux larmes, lorsque tu pleures tu es magnifique, le monde t'enfoncé et tu es ma ruine et ma muse et nous entourons nos genoux avec nos coudes et nous pensons, suffisamment fort pour que je l'entende :



j'attends que la vie passe, y tenant précieusement, regrettant de ne pas être assez vivante. Autour de moi, mort ennui, larmes pathétiques. J'ai tout donné et rien n'a plus dans cette journée ressemblé à la vie que cet épuisement à un effort vain et consenti. Désirer la révolution. Ça commence à n'avoir plus de sens alors qu'à un certain moment je pensais la faire. Toute petite, avec dissidence et par le projet. Une dissidence discrète laissant la place à celles qui méritent de l'occuper. Dissidence sans radicalité, avec à peine d'aspérité. Je pensais doucement ruiner mon identité administrative. Mariage pauvre, mon amour, sans changer de nom. La culpabilité de ce nom-là ne doit pas être oubliée. Quel nom ? Le mien, qui a disparu au profit de la figuration de ce que je suis. Il me reste : le sentiment de mon nom, ce sentiment d'être coupable.



Cette révolution pour que les figurantes changent de côté. Pour mes sœurs incapables mais si belles, continuant à faire leurs enfants, à se tromper bien intentionnée, à construire de petits mondes domestiques justes. Quelques-unes d'entre nous, si elles avaient su, auraient œuvré. Mais tout a été pris. J'avais cru à une culpabilité plus volontaire. Mais non. C'est l'inertie du milieu. Ce que nous sommes, maintenant je peux le dire, nous n'y pouvons rien. Pleinement responsables. Gentiment sacrifiées. Pour celles qui le savent. Pour les autres, danser pieds nues sur les tables dans les salles polyvalentes, saoules. Un comprimé de valériane dans la bouche, un morceau de météorite autour du cou et le sang plein de mousseux. C'est à propos pour nos vies mousseuses. Si cette révolution devait avoir lieu,



nous aurions échapper aux accusations. Le privilège de n'être pas vivante c'est qu'on ne vous tue pas.

Voilà ce que nous avons entendu. Voilà ce qu'Eva Sig a dit.

Et les choses sont arrachées, il reste l'image parfaite et en morceaux, l'image que je garde.
Je m'en souviens tellement bien.

Ça n'aide pas.

C'est poignant, n'est-ce pas ?

Ce sont ces paysages — grande salle vert lait à la menthe au soleil couchant et le supermarché, ses néons brillants, face aux baies — jolie plaie entre le chou et la béance du trou, presque une prothèse tellement ça convient à son visage. C'est-à-dire qu'elle se ressemble finalement. Elle ressemble au souvenir d'une nouvelle maison, ou plutôt à la forme de ce souvenir. Et la littéralité finit entre la justesse



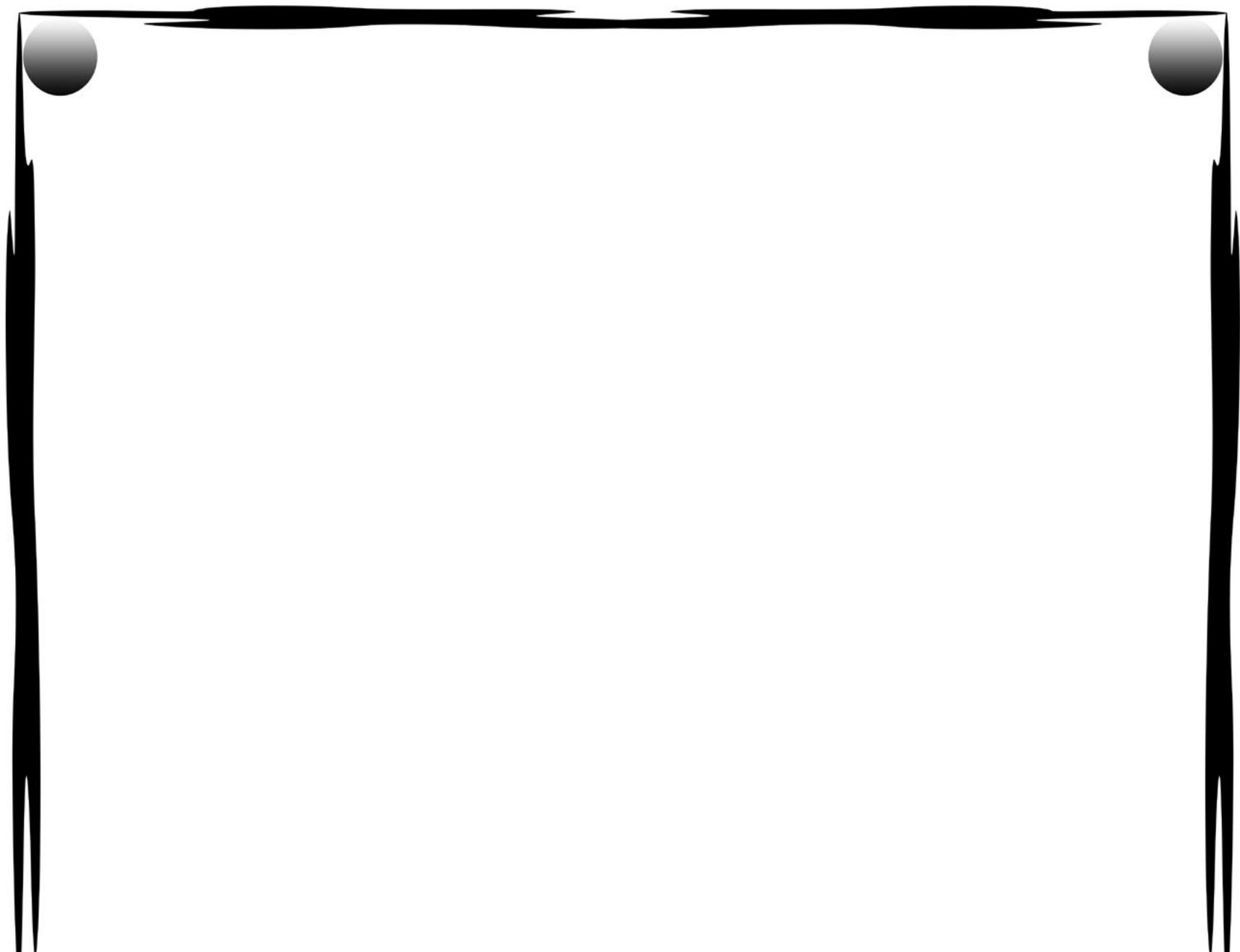
de la description et l'excès de réalité qui cache le sens.

J'ai toujours plus ou moins su que je tuerais quelqu'un, seulement, je n'avais pas pensé que ce serait elle.

Un jour elle m'avait dit : *tu vois tout.*

— *Et qu'est-ce que je vois ?*

— *Tu vois la mer et le soleil.*





LA RÉVOLUTION Tout le monde est parti,
S'EST PRODUITE Andrea est partie. Eva se
relève robe rouge cascadante d'une épaule aux
chevilles, bibi couleur chair à rouge jusqu'à
l'épaule. Les néons s'éteignent au profit des
strombosopes, la pièce s'emplit de fumée.
Eva monte sur scène, où elle est morte où
elle est née. L'absence si profonde qu'elle salit
les miroirs.

Toutes les autres, dans le reflet. Enracinées
dans le parquet flottant. Pour en arriver là. Je
ne suis pas sûre que ce soit un reflet, je pense
que c'est l'image de ce qui reste de colère.
D'une rage dévorante. La volonté de faire
souffrir.

*On s'est fait la guerre. Qui a gagné qui a perdu.
On n'en sait rien, on ne sait plus. On se retrouve
les mains nues.*

Maintenant, à faire. Il y a beaucoup.
La question à laquelle on doit répondre
est celle de la méthode. Elle conditionne
les causes et les effets.



J'ai l'air bête sur ce podium. La manière dont Andrea a raconté ce qui s'est passé n'est pas tout à fait juste. Un tragique événement, la mort d'une chatte, puis celle de sa maîtresse, le crâne fendu par un couteau céramique. Des femmes câlinant leurs bustes avec leurs genoux les yeux bordés de larmes. Les unes les autres, tellement belles au bord de la crise de nerfs. La vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Elles le savent toutes, alors elles prévoient un poulet pour dimanche et on ira au parc avec les enfants et nos amies de Paris, tu sais ceux qui ont la petite fille, celle qui ne parle pas. Je l'avais mentionnée. Cette version pourrait tenir si nous n'avions pas d'intentions, disons, révolutionnaires. Depuis le début, je tente de vendre cette histoire. Je rêve que raconter cette histoire change la donne. Je n'ai jamais eu tellement de chance aux jeux. De la donne à l'agencement des rapports entre les joueuses, j'étais



perdante. D'ailleurs, dans cette configuration, je perds, je meurs. Andrea me tue, s'explique et c'est terminé. Je veux dire, tout le monde serait secoué. Une femme se vide de son sang dans une salle de sport. Le contact du vert et du rouge. Il y a eu une histoire similaire il y a quelques années. Un jour faisant des tractions, quelqu'une a remarqué un corps au loin. Elle a pensé que c'était une mannequin mais c'était bien une personne et son sang rouge sur l'herbe verte parfaite. Les mêmes néons. Vous réalisez toutes ces assassinées? Qu'on s'entretue ne relève pas du système. Ça n'était pas déjà décrit qu'Andrea abatte ce couteau sur mon crâne. Le problème c'est qu'on a accumulé une haine dévorante. Il fallait bien s'en débarrasser. Minette est morte. Mon amour a renoncé à la fertilité. Il faut bien faire ce qu'on a. Il nous reste les affinités. Il nous reste tous les autres agencements. Cette mort



a provoqué un trou de mémoire (pas d'oubli). Défection des trajectoires tracées à force de s'en souvenir. Idem la peur. Idem les joies. On dirait que la joie a déserté le monde. Ce n'est pas ça. Les joies à venir on ne peut pas se les représenter. Ceci constitue la révolution. On n'était pas si nombreuses (à danser). L'autre soir, on s'est croisées. Tu m'as fait un sourire chaleureux. Et tu n'imagines pas comme la révolution a semblé proche. Souvent j'ai cru, à nous rassembler sous un « on », que nos relations si elles aboutissaient, opéreraient le renversement brutal du mode d'exposition et d'organisation de nos pensées. Il s'agissait de changer notre mode de saisie de la réalité (maintenant tu sais ce que je veux dire, la coach sur son podium; dévoilement interminable d'une triste histoire, l'histoire de sa puissance. Eva Sig à la rigueur, aimant une chatte et un homme, Laura et Marine investissant des maisons,



des incantations et le capitalisme pour œuvrer au bonheur d'une chienne, d'une enfant, des employées d'un service immobilier et de celle d'un service comptabilité. Nous toutes à l'écoute de la coach, chaque mardi soir avec ce doux respect. Tout l'amour qu'on avait les unes pour les autres de faire perdurer un monde désuet, c'était ça que je voulais faire devenir le mode de saisie de la réalité. Pour une fois notre perception nous aurait permis de nous voir. De nous situer dans une collaboration, de s'entêter dans nos affinités (malgré). Cette blessure était à toi et tu ne la voyais même pas. Tu sais que je parle de nous. Ce qu'Andrea a fait, elle l'a fait parce qu'il fallait bien un passage qui dise ce qui nous arrive: sacrifiée:s au podium quand on ne s'entête pas à tout voir... à tout embrasser... à tout baiser... la pierre liquide, l'amertume. Est-ce que je dois me remettre à crier? On ne pouvait pas



se permettre d'attendre. Maintenant Andrea est partie, c'est un récit. Il faut que quelqu'une souffre. Je l'ai vu dans un film et c'est vrai que j'aime pleurer. Dans mes larmes, je goutte le grand secret. Ça me coûte, je fais comme si c'était facile. Andrea va rester seule.

On ne change pas, on met juste les costumes d'autres sur soi.

Les explications données.

Le storytelling révolutionnaire doit se déployer.

Eva Sig n'est pas morte alors elle se relève.

Laura et Marine sont là, différentes.

Quel genre de différence ?

Peut-être se sont-elles découvertes des affinités qui excèdent les relations sociales. Ou plutôt, ces affinités ont été rendues définitives.

Il ne faut pas oublier que leur présence est devenu un reflet.



Eva Sig se relève et dit : *il y a une histoire dont je voudrais me rappeler. Celle de la testa di moro.*

Elle va tenter de faire des histoires à l'aide de faits. À l'œuvre : la construction d'un groupe à partir des affinités. Ces affinités permettant de vivre avec le fait que chacune abandonne peut-être à un moment, cette vie-là pour la précédente. La révolution pourrait s'arranger avec sa propre désertion.

La révolution du *on*, c'est une révolution qui n'a pas lieu. Révolution jusqu'ici n'a jamais eu que le sens de sa forme. Un petit tour et recommence.

Eva les regardant, poursuivant, absorbée.

Les goûts se discutent. Certains goûts, certaines envies, certaines paroles, produisent des mondes mauvais. Des mondes contre lesquels je suis. J'ai rencontré une peintresse il y a quelques



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

semaines. Elle m'a raconté l'histoire d'une femme de Sicile dont une grande partie du temps était occupée à jardiner sur son balcon. On va l'appeler Antinéa. Elle n'a besoin de personne. Elle fait pousser toutes sortes de plantes et de fleurs sur son balcon. Un jour elle est aperçue par un prince des Maures. Il se met à l'aimer. (C'était il y a mille ans.) Il la charme et lui promet de l'aimer toujours. Antinéa fait l'amour avec lui. Parce qu'elle n'a pas de temps à perdre, elle l'aime absolument. Seulement le prince doit repartir, une femme et une enfant l'attendent dans son pays. On ne m'a pas dit si son épouse et son enfant se réjouissaient ou à défaut attendaient son retour. Antinéa l'apprend (intense colère). Ce qui se produit n'est pas l'effet d'un chagrin d'amour, mais l'effet d'un mensonge, d'une promesse non tenue. C'est parce qu'il a menti qu'elle lui coupe la tête. De cette tête, elle fait un vase. Elle y



PARTIE VIII
LA RÉVOLUTION S'EST PRODUITE

plante un basilic. Et le basilic pousse, luxuriant, dans la tête du prince et sous les soins d'Antinéa. Elle sauve la vérité. Les voisines remarquent comme le basilic est vivace. Elle remarque le vase qui est un visage. Elles se mettent à modeler des visages dans l'argile pour en faire des vases. Elles pensent stimuler, à leur tour, la germination de leurs plantes. Ces vases sont encore produits aujourd'hui et on les appelle : vases siciliens. Ils sont souvent vendus par deux. L'un porte le visage du prince, l'autre celui de la jardinière. J'ai construit un de ces vases (sans le savoir). Il est en plâtre. Le moulage est fait à partir du visage de mon amour. J'y ai mis des fleurs (en plastique).

Eva Sig tente de se situer pour dévoiler la réalité telle qu'elle est vécue. On n'a pas la chance de partager une essence unificatrice. Tout ce qu'on peut faire c'est s'agglomérer, par affinités, un jour un plant de tomate



a poussé sous le compost, pourtant on n'y jetait que des déchets organiques de légumes non reproductifs, on n'avait pas les moyens de manger les autres, ça n'aurait pas dû pousser et pourtant on a mangé quatre ou cinq des tomates de ce plant.

Suite à ce qui s'est produit, on a réussi s'agglomérer. L'affinité au profit de l'identité et cætera. De toute façon leurs identités, elles n'avaient aucun pouvoir dessus. Il fallait bien trouver quelque chose qui n'ait pas d'abord été perçu, l'enjeu c'était de commencer par percevoir à partir de l'agglomération. Ensuite seulement, celle-ci pouvait être regardée, commentée, décrite. Mais on devait inscrire quelque chose dans un territoire imperceptible (n'obéissant pas à la division à partir d'un point de vue unique).

Tout s'éclaire. La lumière issue d'une fissure dans le mur, en forme de soleil. J'aurais aimé proposer un agencement impartial du monde. J'aurais aimé



que la révolution soit imaginable, que la faire consiste à la constater. On croule sous les illustrations de la révolution. On sait que ça n'en était pas. Je suis partielle. Je ne peux faire la proposition que d'une agglomération. Nos identités agglomérées, chaque lambeau s'accrochant par affinité à son lambeau ami, recyclant les vies moyennes, les émotions anciennes et neuves, développant de nouveaux sentiments à partir de la responsabilité et de la connaissance de nos affinités et de l'immense distance à parcourir entre celles situées ici, celles situées là. L'infinité des situations (des localités, autant que des moments ou des aspirations) comme le nouveau nom de la sécurité. Aucun œil d'aucune sorte, même les yeux technico-organiques, ne peut embrasser la totalité de nos agglomérations.



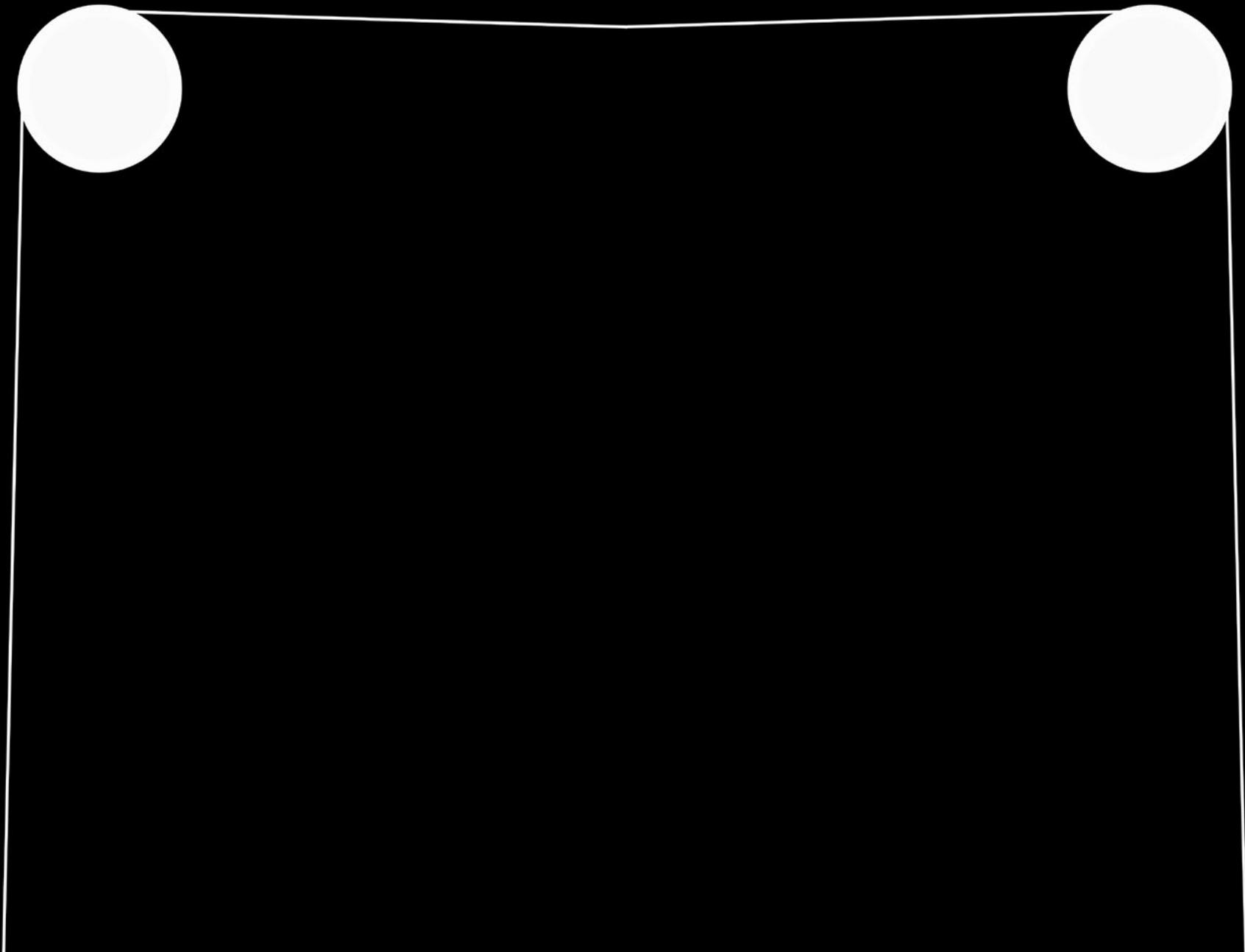
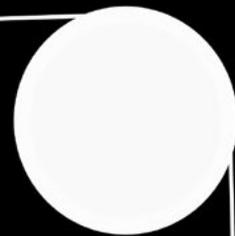
THUNE AMERTUME FORTUNE

EUGÉNIE ZÉLY

La coach sportive, émue, une musique qui ne me plaît pas est une musique ennemie, je la déteste, je la juge. Je me dis: elle essaie de me déprimer cette musique, elle veut me dire que la réalité est comme ça et qu'il n'y a pas de beauté dans ce monde. Elle veut me tirer vers le bas. Elle veut me tuer.

Laura et Marine, tenant chacune une main de la coach, je me sens coupable parce que j'ai l'habitude. C'est une chose que je peux ressentir avec une certaine certitude.

Eva, pour finir, c'est rassurant, d'être sûres de ne pas se tromper quand il s'agit de la question de notre grande culpabilité.





DES AGGLO- On sort. Rassemblées sur le
MÉRATIONS parking du supermarché,
(LA DISSOLUTION coucher de soleil.
D’EVA SIG ET Tout commence, rien de
ANDREA QUEM plus, rien de moins.
DANS LES Le monde a changé.
DANSEUSES) Des centaines d’années des
efforts de quelques-unes ont mené à cette joie.
Efforts qui semblaient ne pas aboutir, donc ne
pas se produire.

On en avait besoin.

Que quelque chose de très grave soit compris
comme tel, partout à la fois et que ça n’ait pas
l’air d’un feuilleton.

Ça arrive localement. Quelqu’une meurt par-
tout, virgule, décrochage de sens, figure
de style. On n’a pas oublié les vies qu’on
menait, la façon dont on les menait. Elles
sont simplement devenues impossibles. Trop
de personnes ont connaissance des affinités.
Une main en effleure une autre et la mèche
des cheveux d’une autre encore, les yeux vers
le même endroit.



Une anticipation (la répétition d'une autre histoire, la répétition en forme de translation comme célébration)

Dix ans plus tard

Cent ans plus tard

Mille ans plus tard

Dix ans plus tard, elles renoncèrent à leurs maisons respectives et conçurent un espace dans lequel elles pouvaient vivre ensemble. Un espace tranquille d'élaboration, ma maison *est une arène où l'on mène un combat sans merci sans repos, je repars tu reviens, une arène où l'on meurt aussi souvent que ça, où les grandes fatigues chantent quand je m'endors, c'est ma vie, c'est ma mort*

Il y eut toutes sortes de départs.

Les pavillons (douillets, quoi qu'on en pense) qui manquaient, des hommes qui ne s'y faisaient pas et qui étaient contraints de partir (d'eux-mêmes).

On ne s'inquiétait pas car des agglomérations avaient vu le jour un peu partout à la suite



DES AGGLOMÉRATIONS (LA DISSOLUTION D'ÉVA SIG
ET ANDREA QUEM DANS LES DANSEUSES)

de la mort d'Eva. Ils reviendraient quand ils seraient prêts à prendre leurs responsabilités. Le monde n'avait pas vraiment changé. On pensait aux conséquences (beaucoup plus, à demain, il nous revenait (on projetait) des tas de choses).

Dix années n'avaient pas suffi à abolir les frontières, les gouvernements, les musées, la police ou la prison, elles n'avaient pas suffi non plus pour envisager d'user de ce qui avait toujours eu un usage (penser décrire et user (altérer?)) dans un même geste *je devrais arriver, j'ai peur que tu sois sourd, j'ai peur que tu sois lâche*

Coupure,

Un plagiat est une œuvre faite d'emprunts, une reproduction non avouée d'une œuvre originale ou d'une partie de cette dernière.

Il y a une anecdote que j'aimerais raconter. J'ai entendu une personne se plaindre qu'on l'avait plagiée.



Ce qu'elle disait s'être fait plagier s'avère être une métaphore construite à partir d'une technique appartenant à une culture qui n'est pas la sienne. J'ai deux questions alors, s'agit-il vraiment de plagiat quand ce dont on parle est une métaphore? Et: peut-on s'octroyer la maternité d'une métaphore dont les conditions d'existence ne relèvent pas de notre propre entrelacs nature-culture?

Si je pose cette question, c'est que cette fin, la fin qui nous occupe, (on y arrive, au méta-texte assumé, quel dommage) est une translation d'une autre fin. Que je ne citerai pas, non parce que je veux m'octroyer la maternité de cette idée, mais bien justement parce que je veux m'inscrire dans sa filiation et que je veux qu'un effort soit produit pour la reconnaître et la différencier. Je tiens à maintenir l'impression de déjà-vu. Un déjà-vu qui ne relève pas



de la situation mais de la description des relations interpersonnelles et du terreau théorique (entre autres) qui induit ses relations.

Enfin (après quelques heures de doutes) on apprend qu'il ne s'agissait pas d'un plagiat mais de la même métaphore née plus ou moins au même moment, sans que l'une connaisse l'existence de l'autre. Cette métaphore, quoiqu'en pensent les personnes qui l'ont formulée, n'était pas si singulière. Tant mieux. Le cadre révolutionnaire a du mal avec la propriété privée appliquée aux figures de style.

Reprise, suite

Fait notable, bien que le monde n'eut pas tout de suite subi de radical bouleversement (hors mis écologique), on appela: hommes, ceux qui ne parvenaient pas à envisager de changer.



Ces dix années reposèrent essentiellement sur la notion d'habitat. La maison, le sol et les relations dans les maisons et les relations entre les maisons. Des maisons pour un grand nombre de personnes. Des maisons qui déployèrent les affinités. *tu as joué, je perds, je ne veux plus d'ennemies. Je veux changer de peau, j'ai le soleil dans la bouche et les yeux (j'ai chaud et je suis éblouie.)* Aucune n'était dupe, unetelle avec ses privilèges de race, de classe, de genre. Toutes, prenant les responsabilités relatives à leur situation dans l'ancienne histoire *sauver la flamme.*

Parmi les responsabilités se trouvait la plus importante: la réparation. Dans un premier temps, il y eut beaucoup de cris, de larmes. Celles dont les responsabilités de l'ancienne histoire étaient les plus grandes avaient tendance à se laisser aller à la culpabilité, à la honte, et elles pleuraient pendant des jours et les autres trouvaient ça insupportable et criaient et elles avaient raison. On dut trouver des solutions. Surtout pour celles qu'on appelait encore des hommes. Cela étant, le temps de la réparation

devait se vivre, avec ce qu'il drainait de souffrances, de ressentiments, de joies.

La maison où j'ai grandi

Certaines eurent envie de reproduire au sein de l'agglomération des familles nucléaires correspondant aux standards de l'ancienne histoire. On les laissa faire. On considéra qu'au regard du fonctionnement des agglomérations cette façon de faire famille ne tiendrait pas. On eut raison. Ces vellétés disparurent d'elles-mêmes et les enfants qui en étaient issus ne furent pas plus enclins à vivre selon l'ancienne histoire.

La vivacité de ces vieux récits et son agencement avec le nouveau, ses perpétuelles arrangements, permettaient d'envisager la continuité des agglomérations.

Ça valait pour,

Celles qui dînaient au fast-food dans leur voiture diesel,

Celles qui achetaient de la fast-fashion

Celles qui détestaient jardiner

Celles qui ne supportaient pas d'écrire et de



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

transmettre les nouvelles histoires
Celles qui ne voulaient pas les lire
Celles qui n'avaient que des bons souvenirs
d'enfance
Celles qui adoraient l'iconographie de l'an-
cienne histoire
Celles qui, à peu près toutes les pratiques
y passaient
Le goût de la désertion (qu'il faudrait s'habi-
tuer à perdre)

Chacune quoiqu'il en soit avait une affi-
nité avec son agglomération. Il s'agissait de
prendre le temps de cultiver ces affinités et ce
temps fut pris et accepté.

Cent ans plus tard, à force, le bon sens eut
raison de l'ancienne histoire. On garda toutes
sortes de choses : une déchèterie de formes,
d'idées et d'objets, puisqu'elles existaient
pourquoi ne pas les utiliser ? Le ressentiment
s'atténua grâce aux nouvelles histoires et aux
réparations. Des choses graves continuèrent
de se produire, d'être comprises comme



PARTIE IX
DES AGGLOMÉRATIONS (LA DISSOLUTION D'ÉVA SIG
ET ANDREA QUEM DANS LES DANSEUSES)

graves et la justice devint réparatrice. Aucune
affinité ne fut autorisée à se développer pour
devenir un système. Ce fut la règle autour de
laquelle s'articulèrent tous les événements de
la vie des agglomérations.

Les personnes chargées d'écrire les histoires et
de les transmettre furent (continuent) d'être
celles pour lesquelles l'agglomération ne va
pas de soi.

De cette façon, fut garantie la multiplicité des
points de vue et des situations, et aucun sys-
tème ne sut justifier ses désirs de domination
par des soi-disant faits naturels ou culturels.
Les enfants qui naquirent ne furent plus assi-
gnés à aucun genre. Au fil des générations, le
spectre des genres s'étendit, se complexifia et
s'épanouit à tel point qu'il devint impossible
d'envisager la binarité de l'ancienne histoire.

*On se souvient que ça a eu lieu, certaines,
les plus vieilles, parlent encore l'ancienne
langue. On vit avec la joie des modifications
des agencements et des disparitions que cela
occasionne. Eva Sig est un nom qui n'est*



presque plus prononcé.

Les agglomérations sont conçues à partir

de plusieurs récits,

l'histoire d'Eva est un de ceux-là.

Depuis, comme au moment,

il y en a eu beaucoup d'autres.

Les agglomérations se souviennent

et transmettent toutes ces histoires.

Il est rare que les noms des protagonistes soient

évoqués, ils ne comptent pas puisque c'est

la façon dont les éléments se sont arrangés

entre eux qui compte désormais.

Mille ans plus tard, *une histoire qui tombe
à l'eau.*

— Tu es triste ?

— Pas tellement, mais je vais mourir.

— C'est moi qui suis dévastée.

— Pourquoi la mort te fait peur ?

— Une histoire qui tombe à l'eau.

— Ne retiens pas tes larmes.

— C'est moi qui devrait écrire ton histoire ?

— Je ne sais pas.



DES AGGLOMÉRATIONS (LA DISSOLUTION D'EVA SIG
ET ANDREA QUEM DANS LES DANSEUSES)

— Je n'en ai pas envie.

— Beau temps pour un chagrin.

— Je voudrais que tu coules dans mes veines.

— Quel joli temps mon amour au revoir.

— Ça ne veut rien dire.

— Mais si. C'est très utile ces choses-là.

Tu viendras cueillir les fleurs que tu auras
plantées dans la terre qui me recouvrira.

Tu les déposeras dans un vase de la forme
de mon visage et tu continueras à raconter
les histoires, les leurs d'abord. À un moment,
parce que tu es située à partir de cette agglomération
et à partir de l'amour que nous
avons développé, tu vas raconter la mienne et
la situer par rapport à celles que tu connais déjà.

— Je sais.

— Tu adores le drame.

— Oui.

— Je t'aime.

— Tu le dis tout le temps.

— C'est parce que j'ai oublié qui je suis pour toi.

— Le goût de la vie.

— Amer.

— Une histoire raconte que c'est de la tristesse



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

- mêlée de rancœur. Ce n'est pas ce que je ressens à ton sujet.
- Je suis la pierre dans ton ventre, je suis si vieille que je ne peux pas me rappeler depuis combien de temps nous entretenons cette relation.
- Je ne veux pas devoir vivre sans toi.
- Tu dois me trahir, par paresse, par mélancolie, pour ce que tu veux.
- Tu me fais peur, avec ton espoir et ton grand sens de l'honneur.
- J'ai envie de tout détruire, mais ce n'est pas pour ça que je me sens coupable.
- Je croyais que la culpabilité avait déserté le monde.
- Ce n'est pas de cette culpabilité dont je parle et elle ne devrait rien désertier du tout. Il n'y a aucun mal à se rappeler, à faire avec. On fait avec, sinon on ne fait rien de bon.
- Mon petit cœur froid...
- Mets-moi le soleil dans le dos.
- Il y a deux options, que veux-tu voir ?
- L'image de la fenêtre sur le mur.
- Cette situation est insupportable : quand



PARTIE IX
DES AGGLOMÉRATIONS (LA DISSOLUTION D'ÉVA SIG
ET ANDREA QUEM DANS LES DANSEUSES)

- est-ce que tu vas finalement mourir ?
- Tu attends que ce soit moi qui te laisse.
- Oui.
- Dans l'intervalle ça doit bien être possible de faire quelque chose.
- Tu vas me hanter.
- J'espère bien.
- Je ne vais penser qu'à ça.
- Et tu vas finir par vouloir le dire, c'est ce que je prévois.

Dans le silence de ma chambre sous les draps verts, je me parle de toi. De la démence à te sentir là, je prends ma propre main et c'est la tienne que je sens. Je vois ton visage dans une ancienne maison que nous n'avons jamais partagée. Tu es avec Minette, et ça va durer toujours ta présence dans cet endroit, pouvoir te rejoindre et te parler. Ce n'est pas nous mais c'est bien joli tout de même, pas de lamentations, le soleil dans ton dos et le bonheur dont on se disait qu'il débutait quand il avait lieu. Encore toutes sortes de confusions. Il fallait que je termine sur une anecdote. Une conver-



THUNE AMERTUME FORTUNE
EUGÉNIE ZÉLY

sation, un genre de tranche de vie, pour le plaisir, la beauté du geste. Parce que je t'aime. Je ne crois même pas qu'on trouvera qui que ce soit pour en pleurer. *Attendez qu'au matin je puisse sourire.* J'aimerais que toutes ces histoires et toutes ces paroles soient reconnues et replacées dans leurs contextes, j'aimerais qu'on y reconnaisse des façons de vivre sur les restes de l'élaboration d'un bouquet de fleurs. *Cet amour de temps de peine, pour lequel j'ai voulu mourir.*

Ce que je veux dire: j'avais l'impression que ça allait être tellement long la vie, sans que tu y sois. J'arrivais tellement pas à croire ce que j'étais en train de vivre. Que c'était moi qui vivait ça. Que je me regardais. Je savais que c'était moi. Mais je ne me reconnaissais pas. Je touchais mon visage en me regardant dans la glace, et ça ne produisait pas le sens habituel.

Des fois, je pense que tout ça aurait pu se dire en une dizaine de lignes.

Une femme pauvre aime un homme qui n'a



PARTIE IX
DES AGGLOMÉRATIONS (LA DISSOLUTION D'ÉVA SIG
ET ANDREA QUEM DANS LES DANSEUSES)

aucune importance pour ce qui va se produire, mais auquel sont adressés tous les mots d'amour. Elle prend un café avec ses copines, c'est difficile et visiblement elle aime un peu trop intensément l'enfant d'une de ses amies, puis va consulter une voyante pour savoir si le monde va changer. La voyante lui annonce sa mort et le monde qui change. Elle meurt. Le monde change. Le temps passe. On les oublie toutes (surtout celle qui vient figurer le changement par un geste violent, personne n'aime trop les récits de violence alors l'hyperbate disparaît comme un ornement en trop, un effet de style superflu) et ce, pendant que le monde est véritablement bouleversé.

D'accord, nous avons le temps, mais pourquoi

est-ce que ça doit être si long?



Merci Catherine Beaugrand
pour rien que je puisse énoncer
en deux mots tant il y aurait à dire.

Merci à celles dont des lambeaux
d'elles-mêmes se trouvent agencés dans mes
personnages, si vous n'étiez pas si sublimes,
la révolution n'aurait pas lieu.

Merci aux artistes, aux autrices,
aux théoriciennes, qui peuplent

Thune Amertume Fortune

et ma vie en générale

Merci à Eli Abenhag et Théo Pall
pour leur confiance et leur attention envers
ce qui n'était initialement que trois mots,

à Elorah Connil pour sa patience
et sa minutie,

à Quentin Goujout pour ses relectures
et les nombreuses conversations
au sujet des personnages.

Merci Gilles Perain pour les heures.



Eugénie Zély est artiste et autrice.
Elle publie *Thune Amertume Fortune*, travaille à un ensemble de films et d'objets autour de la fiction qu'elle a développé.
Elle fait régulièrement des lectures publiques et prépare actuellement son premier *soloshow*.

Éditions Burn-Août est un projet éditorial indépendant ayant comme noyau dur un groupe affinitaire qui se disperse à travers ses collaborations.
En tant qu'éditeurs, ses fondateurs envisagent la portée de leurs gestes moins à des fins de production que de connexion.
Par le biais de ces réseaux de complicité qu'ils construisent, ils veulent poser les bases d'une certaine forme d'autonomie.

Elorah Connil, graphiste-autrice, compose des livres, des pages et des feuilles, avec pour intention la mise en place de récits, en images et en lettres.
Elle utilise la narration et le langage comme matières éditoriales, comme outils et formes de lectures potentielles.

AUSSI CHEZ BURN~AOÛT :

De la misère, John D. Alamer, 2019

L'usage de la violence, John D. Alamer, 2020

Comment démonter un monument
de Sarah Parcak et @decolonizethisplace,
traduit par Mamaroad, 2020

Cycle Labor n°1 : Labor,
Gauthier Andrieux Chéradame, 2021

Chaque jour sa peine, archives 2019-2020,
Gustave Birchler et la GALE, 2021

*Vers un modèle rentable pour une maison
d'édition autonome* de Marc Fischer,
traduit par B. Ab'cassis, 2021

Politiser l'enfance: une pré-anthologie,
co-édition Laurel Parker Book,
John D. Alamer et Vincent Romagny, 2021

École Zéro, édition d'été n°1,
itinéraire d'une école en construction,
co-édité avec École Zéro, 2021

Nous faire justice,
co-édition Thelma Lauren et John D. Alamer, 2021

(PDF DISPONIBLES SUR
[HTTPS://EDITIONSBURNAOUT.FR](https://editionsburnaout.fr))

Dans ce texte on peut trouver toutes sortes
de paroles glanées ici et là,
des interviews transcrites,
des chansons déformées,
des références théoriques et littéraires
prolongées, répétées, tordues,
que certaine·x·s reconnaîtront peut-être.

Conception éditoriale: Elorah Connil.
Relectures & corrections: Lou Ferrand
& Yann Trividic.

Typographie: Adobe Garamond Pro
& Cristoforo & Easter Sunrise
& Hoeffer Text.

Papier: Munken Print Cream 70 g & 90 g
Keaykolour Caribbean Blue 300 g.

L'ensemble de cet ouvrage est placée sous
Licence Édition Équitable.
(ée version 0.9)

Achévé d'imprimé en mars 2022
par Corlet Imprimeur –
14110 Condé-en-Normandie –
Dépôt légal mars 2022 –
N° d'imprimeur: 22030018.
Imprimé en France en 400 exemplaires.

@eugenie.zely
@editions_burn_aout





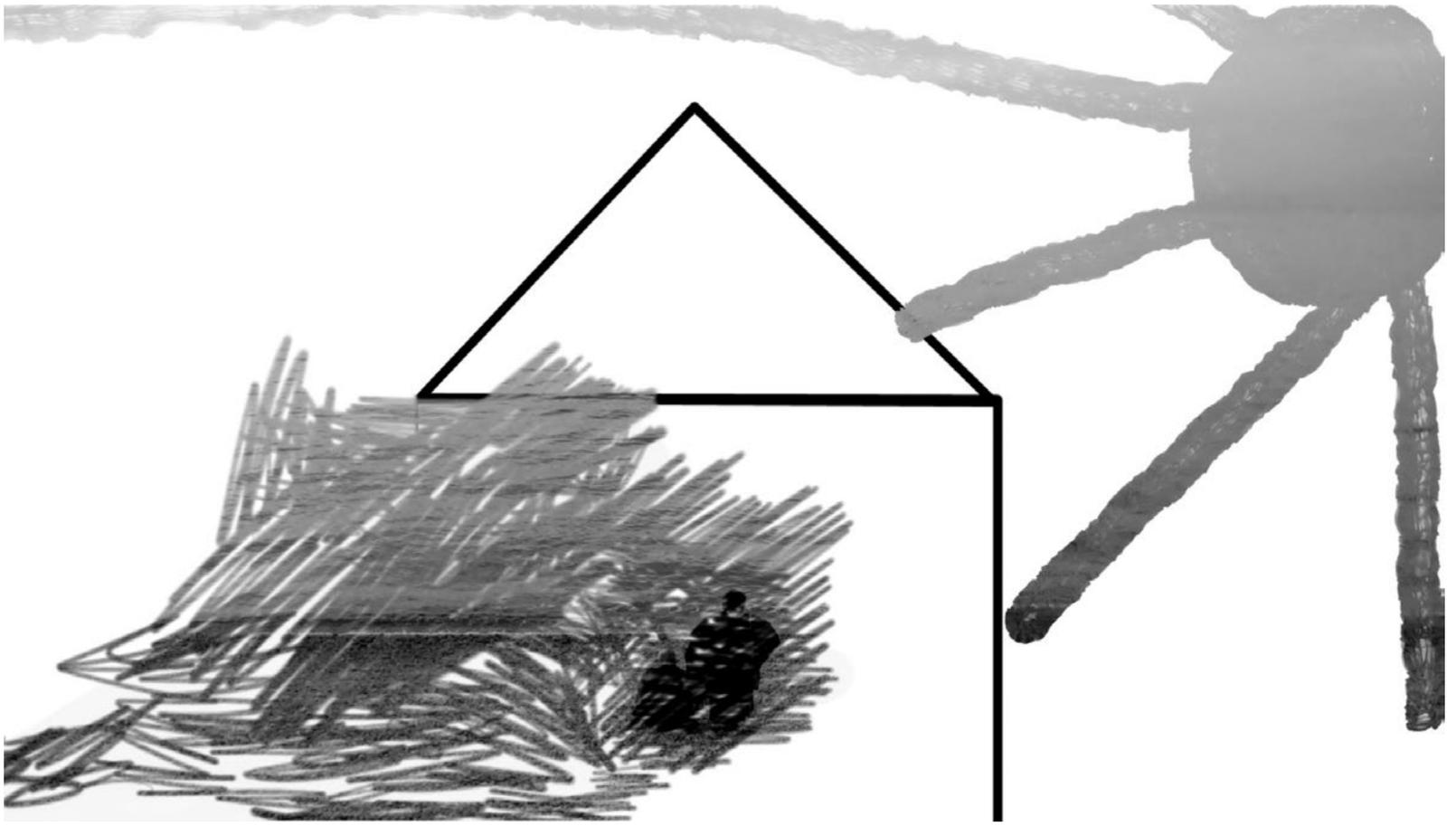
















Thune Amertume Fortune *raconte la possibilité d'une révolution. Eva S. est pauvre. Elle vit en Vendée. Ses journées sont organisées autour de la nécessité de ne pas exercer de travail salarié.*

9 782493 534019 *Elle met en place toutes sortes de stratégies d'évitement : de la pensée magique à la privation. Laura et Marine sont ses amies. Marine est obsédée par les maisons, Laura par le bien-être. La voyante gagne sa vie en comblant le désir libéral capitaliste de réponse (elle le sait) de ses clientes. Andrea Quem est rencontrée par Eva S. dans un NOZ, quelque chose change. La coach sportif dont le monde est réduit à une estrade devant un miroir raconte sa vie en détail avant de donner son cours de Zumba. Eva S.meurt. Andrea Quem disparaît. La révolution a lieu. 18€ ISBN 978-2-49353-401-9*